

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUTS LES ABONNÉS
par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

SÈME ANNÉE.—No 6.

OTTAWA

1er Juin 1883.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an,
et ne se fractionne pas. Ceux qui
s'abonnent dans le courant d'une
année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—Extraits d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Foi*, les règles de la *Morale*, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

Exposé et Résumé de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays ; Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé ; *Études des Mœurs* et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'Étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-proprétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme l'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Annonces nouvelles

Chromos de Choix

On peut se procurer aux bureaux de l'Album des Familles quelques séries des magnifiques Chromos que nous venons de distribuer comme Prime à nos abonnés, aux prix qui suivent, savoir :

Le Christ apparaissant à Marie, magnifique chromos de 20 pouces sur 28.—Prix : \$1.00.

Le Songe de la Miséricorde.—C'est un ange qui apparaît, portant la couronne d'immortalité à une âme repentante. Même format que ci-dessus.—Prix : 75 centims.

Le Jardin d'Hiver.—Scène délicieuse d'un enfant avec sa mère, lui révélant ses naïfs secrets. Même format. Prix : 60 centims.

Jésus marchant sur l'eau, en présence de ses disciples. Format de 12 pouces sur 17. Prix : 50 centims.

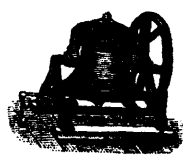
La Croix mystérieuse ou l'âme s'envolant au ciel assistée par les anges. (12 pouces sur 15.) Prix : 50 centims.

La Petite fille aux fraises. (Chromos de 14 pouces sur 20.) Prix : 50 centims.

Prix des 6 chromos (série complète) \$2.50, expédiée franco.

S'adresser à
STANISLAS DRAPEAU,
Bureaux de l'Album des Familles,
Ottawa.
1er juin 1883.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à
HENRY McSHANE & Cie,
BALTIMORE (MAs.)
Etats-Unis

AUX DIRECTEURS DE CHOEURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GÉLÉY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duo et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à **STANISLAS DRAPEAU,**
Directeur de l'Album des Familles.
P. O. Boite 1061, Ottawa.
Seul agent pour le Canada. ■

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Pour le Mois de Marie

Guirlande à Marie !

BROCHURE DE 160 PAGES.

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET EN

REGINA CÆLI,

pour le Mois de Marie et ses FÊTES

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GÉLÉY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

“ Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais *Guirlande* ne fut composée de plus belles fleurs ! “ On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur. “ Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil. “ Tout à vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si pieux cantiques. ”

S'adresser à
STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boite 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada.

EXAMENS DU SERVICE CIVIL

LES prochains examens pour admission au service civil commencent aux endroits nommés dans l'acte concernant le service civil ; excepté à Victoria, C. B., mardi le 12 juin, à 9 30 heures, a. m., et à Victoria, C. B., mardi, le 26 juin, à la même heure. Les demandes devront être envoyées au secrétaire du bureau des examinateurs du service civil avant le 15 mai

Les candidats qui ont passé les examens préliminaires en novembre dernier, ne sont pas tenus d'en passer encore, et les candidats qui ont passé les examens de suffisance peuvent en passer sur des sujets facultatifs sans se présenter de nouveau aux examens de suffisance.

Il ne sera pas requis de nouveaux certificats d'âge, de santé et de bonne conduite, des candidats compris dans les deux dernières classes, mais il devra être payé un honoraire de \$200 et le secrétaire devra être informé de leur intention de se présenter.

P. LESUEUR,
Secrétaire du bureau des examinateurs.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées sur le couvert.
(Voir le tarif à la dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite.)

CHAPITRE IX

Comme une meute qui a couru le lièvre sans succès revient piteusement vers le chasseur l'oreille basse, ainsi que les bravi retournaient confus et mortifiés vers don Rodrigo.

Celui-ci les attendait dans une anxiété pleine d'agitation, car il n'était pas sans inquiétude sur les conséquences de son audacieux coup de main, le plus hasardeux qu'il eût commis jusqu'à ce jour. Mais il se rassurait en songeant aux précautions qu'il avait prises.

—Quant aux soupçons, disait-il, je m'en moque !... Qui serait assez hardi pour venir ici vérifier si telle ou telle personne y est ?... Il serait bien repu !... Que ce moine vienne... qu'il vienne ! La justice ?... bah ! Le podestat ? Le podestat, on lui fera croire ce que l'on voudra. Et à Milan, qui s'occupera de ces gens ?... Qui sait seulement qu'ils existent ?... Ce sont des gens perdus sur la terre... personne n'en a souci... Comme Attilio sera surpris

demain matin !... il verra, il verra si j'ai dit vrai !... Et puis, si par malheur il en résultait quelques tracasseries... que sais-je ? quelque ennemi qui voulût profiter de l'occasion... Attilio m'aidera de ses conseils ; l'honneur de la parenté est engagé.

Pendant qu'il fait ces raisonnements, il entend un bruit de pas... il va à la fenêtre...

—Et la chaise ?... Diable ! où est la chaise ?... trois, cinq, huit, ils y sont tous... le Griso aussi... la chaise n'y est pas !... Le Griso va me rendre compte.

Le Griso dépose sa défroque de pèlerin dans la salle du rez-de-chaussée et monte chez son maître avec l'air décontenancé d'un coquin tout déconfit...

—Eh bien ! cria don Rodrigo, vous voilà, seigneur capitaine, seigneur c'est mon affaire ?

—Il est dur, répond le Griso, de recevoir des reproches lorsqu'on a fait fidèlement son devoir et qu'on a même hasardé sa peau !

—Que s'est-il donc passé ? dit Rodrigo en faisant entrer le Griso dans sa chambre, où celui-ci lui fit le récit des événements avec la confusion qui régnait dans les idées.

—Tu n'as pas de tort et tu t'es bien comporté, dit le maître ; mais aurions-nous, sous ce toit, quelque traître ?... S'il y est, je me charge de le découvrir et de régler son compte !

—J'ai eu la même idée, et si l'on découvrait le coquin, Votre Seigneurie devrait le remettre dans mes mains... Un scélérat qui se serait donné le divertissement de me faire passer une pareille nuit mériterait d'être payé par moi !...

Pourtant il m'a paru, d'après diverses circonstances, qu'il doit y avoir quelque autre intrigue là-dessous... Demain, seigneur, nous verrons mieux la chose.

—Vous n'avez pas été reconnu, au moins ?

Le Griso répondit qu'il espérait que non ; et don Rodrigo lui ordonna pour le lendemain trois choses importantes : premièrement, expédier deux hommes pour enjoindre au consul de garder le silence, ainsi que nous l'avons vu faire ; secondement, en envoyer deux autres du côté de la mesure pour tâcher de soustraire aux regards, dans un moment propice, la chaise que l'on irait prendre la nuit ; et enfin aller lui-même avec quelques-uns des plus intelligents se mêler aux gens du village pour essayer de débrouiller les incidents de la nuit.

Le lendemain, le Griso était de nouveau à la besogne, quand Rodrigo se leva et alla trouver le comte Attilio.

Du plus loin que celui-ci le vit paraître il lui cria railleusement :

—Saint Martin !

—Je n'ai rien à dire, répondit don Rodrigo ; je payerai la gageure, mais ce n'est pas ce qui me peine... Je ne vous ai pas dit ce qui se passait !... Je croyais vous surprendre ce matin... mais je vais tout vous avouer...

—Je vois dans cette affaire, répondit le comte après avoir écouté avec plus d'attention que l'on eût dû s'y attendre d'une tête aussi légère, je vois la main de ce moine. Ce capucin, avec ses airs de chattemite, ses propositions ridicules... je le tiens pour un rusé

coquin... Et vous ne vous êtes pas fié à moi!... vous ne m'avez pas dit franchement ce qu'il est venu faire l'autre jour!

Don Rodrigo lui raconta le but de la visite de Cristoforo et leur dialogue.

—Et vous avez souffert cela ? s'écria le comte. Et vous l'avez laissé partir comme il était venu!!!

—Voulez-vous que je me misse à dos tous les capucins d'Italie ?

—Je ne sais, dit le comte, si dans un pareil moment je me fusse souvenu qu'il existât au monde d'autres capucins que ce gueux. Mais est-ce que, même en observant les règles de la prudence, on ne pouvait avoir satisfaction d'un capucin ? On redouble d'attentions envers tout le corps, et l'on peut alors impunément administrer une volée de coups de bâton à l'un de ses membres!... Le coquin a esquivé la punition qu'il méritait... mais je le prends sous ma protection... et je veux avoir la consolation de lui montrer comment on parle à des gens de notre rang!

—N'allez pas aggraver les choses!

—Fiez-vous à moi une fois, cousin ; je vous servirai en parent et en ami.

—Que pensez-vous faire ? demanda don Rodrigo.

—Je ne le sais encore... mais certainement je servirai le moine ! J'y réfléchirai... Le seigneur comte, notre oncle, qui est du conseil secret, nous rendra ce service. Ce cher oncle ! cela me divertit quand je le fais travailler pour moi sans qu'il s'en doute!... un homme d'Etat de ce calibre!... Après demain j'irai à Milan, et d'une manière ou de l'autre le moine sera servi par moi !

Pendant le déjeuner, la discussion de cette affaire importante fut continuée par les deux cousins. Le comte Attilio, tout en partageant la déconvenue de don Rodrigo, par amitié et pour l'honneur de la famille qu'il croyait engagé dans cette intrigue, ne pouvait s'empêcher de rire tout bas d'une si belle réussite!... Mais don Rodrigo, qui, croyant faire un coup hardi, l'avait manqué avec éclat, était agité des pensées les plus désagréables.

—Ils vont en conter de belles, ces manants ! disait-il ; mais, après

tout, je m'en moque ! Et, pour la justice... il n'y a pas de preuves... Et quand il y en aurait?... je m'en moque aussi!... J'ai fait avertir le consul qu'il eût à se taire... Mais les bavards sont toujours ennuyeux!... C'est déjà trop d'avoir été joué pareillement!...

—Vous avez agi sagement, répondit le comte. Votre podestat, quel entêté!... quelle tête vide!... Mais, au fond, c'est un brave homme qui sait ce qu'il nous doit... si ce malétru consul faisait une déposition, le podestat bien intentionné devra...

—Mais vous, interrompit Rodrigo avec un peu d'aigreur, par votre manie de le contredire sans cesse... de lui couper la parole... et même à l'occasion de rire de lui... vous gênez mes affaires. Que diable ! un podestat peut être bête et obstiné, quand du reste il est un galant homme !

—Savez-vous, cousin, dit, en le regardant avec étonnement, le comte Attilio, que je commence à croire que vous avez peur ? Vous prenez le podestat au sérieux ?

—N'avez-vous pas dit vous-même qu'il fallait le ménager ?

—Je l'ai dit ; et lorsqu'il faudra agir sérieusement je vous montrerai que je ne suis pas un enfant. Savez-vous ce dont je suis capable pour vous ? Je suis homme à aller rendre visite au seigneur podestat. Ah ! sera-t-il flatté d'un tel honneur !... Je suis homme à le laisser parler pendant une demi-heure du comte-duc et du commandant espagnol du château... et à lui donner raison en tout. Je glisserai ensuite dans le discours quelques mots sur le comte, notre oncle du conseil secret, de ces petits mots qui font effet, vous le savez, à l'oreille du seigneur podestat. Que diable ! il a plus besoin de votre protection, lui, que vous de sa condescendance ! Tout de bon, j'irai et je le rendrai mieux disposé pour vous que jamais !

Après avoir continué quelques moments cette causerie, le comte sortit pour chasser, et don Rodrigo resta à attendre le retour du Griso, qui arriva dans l'après-midi faire son rapport.

Les événements avaient produit dans le pays un désordre extrême. La disparition de trois personnes faisait naître des commentaires

contradictoires, et les recherches n'aboutissaient à rien. Perpétua ne pouvait se montrer au seuil du presbytère sans être harcelée de questions. En repassant dans son esprit les incidents de la soirée, l'arrivée de Tonio et de son frère, la présence d'Agnèse et des fiancés, elle comprit qu'elle avait été dupée, et elle était tellement ulcérée de cette perfidie qu'elle éprouvait le besoin d'épancher sa bile. Bien entendu, elle ne soufflait mot du moyen employé par Agnèse pour la prendre au piège. Mais le tour joué à son maître, disait-elle, par ce jeune homme si bon, cette veuve si honnête, cette jeune fille si pieuse, cela ne pouvait se passer sous silence ; et bien que don Abbondio eût épuisé tous les moyens, depuis la prière jusqu'à la menace, pour la réduire au silence, ce secret était dans le cœur de Perpétua ce qu'est le vin nouveau dans un tonneau mal cerclé ; le vin frémit, bouillonne, et s'il ne fait pas sauter la bonde il s'échappe entre les douves. Gervaso, de son côté, tout fier d'avoir joué un rôle dans une affaire grave, mourait d'envie de s'en vanter ; et quoique Tonio, qui n'était pas sans craindre les poursuites, lui eût défendu en lui mettant le poing sous le nez de dire un mot, il ne put néanmoins étouffer toute parole dans sa bouche. Du reste, Tonio lui-même, rentrant chez lui si tard après l'infructueuse expédition que vous savez, avait confié la vérité à sa femme, laquelle n'était pas muette. Celui qui parla le moins fut Ménico ; car dès qu'il eut instruit ses parents de son aventure ceux-ci, terrifiés de ce que leur fils eût participé aux obstacles mis à une entreprise de don Rodrigo, lui défendirent du ton le plus sévère d'en dire un seul mot, et pour plus de sûreté le tinrent enfermé pendant quelques jours. Mais quoi!... eux-mêmes, malgré leurs belles résolutions, laissèrent entrevoir qu'ils savaient quelque chose, et finirent par dire que nos pauvres exilés étaient réfugiés à Pescarenico.

L'invasion des bravi venant se joindre à la tentative chez le curé embrouillait tout. On nommait tout bas don Rodrigo ; mais ce qui déconcertait les suppositions, c'était le pèlerin vu par Stéfano et Carlan-

drea chez Agnèse et que les brigands avaient emmené : qui était-il ?

C'était, disaient les uns, une âme du purgatoire apparue pour prêter secours aux femmes ; ou, disaient les autres, l'âme d'un pèlerin damné qui venait se joindre aux scélérats ; ou encore un pèlerin véritable qu'on avait voulu tuer pour qu'il ne réveillât pas le village !... Le Griso recueillait ces bruits, sachant d'ailleurs la vérité de la partie qui semblait obscure aux autres, pour composer du tout une relation assez précise pour don Rodrigo. Tout était donc expliqué, et la fuite des fiancés à Pescarenico était la conséquence du coup de main tenté chez le seigneur curé.

Don Rodrigo fut charmé d'apprendre qu'aucun des siens n'avait trahi, et aussi qu'il n'y avait pas de preuves contre lui dans tout ce qui s'était passé. Mais sa colère reprenant le dessus il s'écriait :

— Ils ont fui ensemble ! Et ce coquin de moine ! Ce moine me le payera !... Griso, j'y perdrai mon nom ou... Je veux savoir... Je veux trouver... Ce soir, je veux savoir où ils sont... Point de repos pour moi jusque-là ! A Pescarenico sur-le-champs... va !... Ce soir je veux le savoir... Et ce scélérat de moine !...

Voilà de nouveau le Griso en campagne, et le soir même il put rapporter à son maître les informations si désirées. Voici comment :

Le brave homme qui avait conduit nos amis à Pescarenico raconta à un ami sûr le service qu'il venait de rendre à de malheureux fugitifs. L'ami sûr certifia la chose à un autre ami sûr, et d'amis sûrs en amis sûrs tous les détails de cette fuite arrivèrent aux ennemis les plus cruels de nos pauvres gens.

Don Rodrigo apprit avec une joie scélérate l'installation de Lucia et d'Agnèse à Monza et leur séparation de Renzo, qui poursuivait sa route jusqu'à Milan... et le lendemain il se leva avec le projet d'envoyer le Griso à Monza savoir quel moyen l'on pourrait tenter pour faire sortir Lucia du couvent. Il ordonna au Griso de partir tout de suite.

— Seigneur... dit ce dernier en hésitant.

— Quoi ? n'ai-je pas parlé clairement ?

— Seigneur... si vous pouviez envoyer quelque autre ?

— Comment ?

— Seigneur illustrissime, je suis prêt à donner ma vie pour mon maître... c'est mon devoir... Mais je sais que vous n'aimez pas à hasarder inutilement la vie de vos serviteurs...

— Eh bien ?

— Votre Seigneurie oublie cette liste de sentences que j'ai sur le dos... Quand je suis ici sous votre protection, avec ma brigade... le seigneur podestat ami de la maison... les sbires me portent respect... moi, pour vivre tranquille, je les traite en amis. A Milan, la livrée de Votre Seigneurie est connue... mais à Monza... c'est moi qui suis connu !... et Votre Seigneurie ne sait pas que celui qui me livrerait à la justice ferait un beau coup... Cent écus... et la facilité de libérer deux condamnés.

— Que diable ! dit don Rodrigo, tu me fais l'effet en ce moment d'un chien qui, avant de se jeter aux jambes des passants, regarde derrière lui si ses maîtres le suivent et n'a pas le cœur d'aller deux pas seul en avant.

— Je crois, seigneur, avoir donné des preuves...

— Eh bien donc ?

— Eh bien reprit le Griso, avec détermination, eh bien ! prenons que je n'ai rien dit. *Cœur de lion, jambes de lièvre !* Je suis prêt à partir !

— Mais moi je n'ai pas dit que tu ailles seul. Prends un couple de nos meilleurs hommes... le Sfrigiato et le Tira-Dritto, et puis... sois le Griso !... Que diable ! trois figures comme les vôtres... allant à leurs affaires, qui ne les laisserait passer ?... il faudrait que les sbires fussent las de la vie pour la jouer contre cent écus à un jeu si périlleux !... Et puis, je dois être assez connu là-bas pour que les hommes à mon service y soient comptés pour quelque chose.

Le Griso partit tout résolu avec ses deux compagnons, mais maudissant au fond du cœur les fantaisies de son maître. Il marchait comme un loup pressé par la faim qui s'arrête... prête l'oreille... le nez en l'air, interroge le vent et roule ses yeux sanguinolents qui témoignent de sa frayeur et de son pressant besoin de dévorer une proie.

Après le départ de ses bravi, don Rodrigo se mit à penser aux moyens à employer pour empêcher Renzo de revenir dans le pays, et il résolut de s'ouvrir de cela au docteur Azzecca Garbugli.

— Il y a tant d'ordonnances, dit-il, et le docteur est si fin !

Mais pendant que Rodrigo songeait à se servir du docteur contre Renzo, celui-ci travaillait à sa perte d'une manière plus sûre et plus expéditive encore que n'eût pu le faire le docteur.

Après la séparation douloureuse que nous avons racontée, Renzo marcha vers Milan dans une situation d'esprit facile à concevoir. Il abandonnait sa maison, son métier, et, pire que tout, il s'éloignait de Lucia et ne savait ce qu'il allait devenir ! Et tout cela par la scélératesse d'un homme ! Quand il s'arrêtait à cette dernière pensée, sa rage et son désir de vengeance lui revenaient, mais il attendait résonner dans son âme la prière du père Cristoforo à Pescarenico... Il se calma pour sentir un instant après sa colère se réveiller. En passant devant les petits autels qui se trouvent de loin en loin sur les routes, il était son chapeau, se mettait à genoux et priait. Il arriva à un endroit d'où l'on découvre Milan, et aperçut la masse imposante du *Duomo* ; il s'arrêta avec admiration ! Mais en se retournant il vit à l'horizon la chaîne des montagnes parmi lesquelles se distinguait *il Resegone* : il sentit tout son sang affluer à son cœur et l'étouffer !... Enfin il fallut poursuivre sa route...

En approchant de Milan, il demanda le chemin du couvent du père Bonaventure. L'homme auquel notre voyageur s'adressait paraissait un bourgeois aisé ; il répondit amicalement :

— Mon cher enfant, il faudrait me dire le nom du couvent que vous cherchez, car il y en a plusieurs.

Renzo alors lui montra la lettre du père Cristoforo adressée au couvent de la Porte orientale.

— Bon jeune homme, ce couvent n'est pas loin d'ici ; prenez ce sentier à gauche, il abrège. Vous arriverez au coin d'un grand bâtiment de forme longue et basse : c'est le lazaret ; suivez le fossé qui l'entoure

et vous serez à la Porte orientale ; entrez, et à trois ou quatre cents pas vous verrez une place plantée d'ormeaux. Là est le couvent. Vous ne pouvez vous tromper. Adieu, bon jeune homme.

—Et, saluant d'un air bienveillant, il s'enfuit laissant Renzo tout émerveillé de l'affabilité des Milanais.

Il ne savait pas que l'on était dans des jours où les capes s'inclinaient devant les casaque.

Renzo suivit le chemin indiqué et se trouva bientôt à la Porte orientale. Il entra. Aucun des commis aux gabelles ne s'occupa de lui, ce qui lui parut singulier. La rue était déserte, mais il entendit au loin un bruit sourd et prolongé. En avançant, il vit à terre des raies blanches, et se baissant pour les toucher, il reconnut que c'était de la farine.

—Il faut, se dit-il, qu'il y ait grande abondance à Milan pour que l'on jette ainsi à terre le don de Dieu !... Et l'on voulait nous faire accroire qu'il y avait disette !

Quelques pas plus loin, il vit une chose extraordinaire. Sur les marches d'une colonne surmontée d'une croix appelée la colonne *San Dionigi*, il aperçoit des petits pains ronds ; il en ramasse un... C'étaient véritablement des pains blancs comme Renzo n'en mangeait qu'aux jours de fête.

—C'est du bon pain ! s'écrie-t-il à haute voix ; c'est ainsi que dans une année comme celle où nous sommes on le sème ?... Suis-je donc dans le pays de Cocagne ? En prendrai-je ? Bas ! puisqu'ils sont là à la discrétion des chiens, un chrétien peut bien en profiter ! Après tout, si le maître se montre, je le payerai.

Là-dessus il en mit un dans chacune de ses poches et mordit à belles dents au troisième. Un peu plus loin, il vit un homme, une femme et un petit garçon en hâillons qui semblaient ployer sous le poids de fardeaux au-dessus de leurs forces. L'homme portait un énorme sac de farine troué en différents endroits, d'où la farine s'échappait à chaque mouvement qu'il faisait ; la femme, son jupon retroussé et plein de farine, s'avancait en chancelant, tout entourée d'un nuage de farine. L'enfant

portait sur sa tête une corbeille remplie de petits pains, et quand il trébuchait il tombait des pains à terre.

—Maladroit ! dit la mère avec colère. Ils tombent, dit l'enfant ; je ne les jette pas. Ah ! tu es heureux que j'aie les mains embarrassées ! dit la mère en remuant les poings, mouvement qui fit voler de son jupon plus de farine qu'il n'en eût fallu pour faire les deux pains que l'enfant avait laissés choir.

—Allons, allons ! dit l'homme, nous viendrons les reprendre, ou quelqu'un les ramassera. Depuis si longtemps que nous souffrons, tâchons de jouir en paix de l'abondance qui nous vient. D'autres gens arrivaient qui disaient :

—Où va-t-on prendre du pain ?

—Plus avant, répondit la femme ; et elle ajouta : Ces villageois viendront balayer les fours et les boutiques, et nous n'aurons plus rien pour nous !

—Un peu pour chacun, dit le mari, puisque voilà l'abondance.

De ce qu'il voyait et entendait, Renzo conclut judicieusement qu'il entraînait dans une ville insurgée où chacun prenait selon ses forces, et nous devons avouer que Renzo fut satisfait. Il avait, à la vérité si peu à se louer du train des choses, qu'il était disposé à approuver les changements ; et puis il partageait cette opinion du peuple, commune à tous les temps, que la disette a pour cause les accapareurs et les boulangers qui refusent cruellement le pain au peuple. Néanmoins il se promit de se tenir éloigné de tout tumulte.

Renzo arriva au couvent par une belle allée d'ormes. Il sonna, et le frère portier apparut à la grille, demandant qui était là.

—Un homme de la campagne qui apporte une lettre du père Cristoforo au père Bonaventure.

—Donnez, dit le portier.

—Non, non, dit Renzo. Je dois la lui remettre en mains propres. Je l'attendrai. Voulez-vous que j'entre ?

—Voici ce que je vous conseille, dit le frère ; attendez-le dans l'église, vous pourrez y prier. On n'entre pas encore dans le couvent. Et il ferma le guichet.

Renzo fit quelques pas pour suivre le conseil du frère ; mais entendant du tapage il eut le désir

d'aller voir ce que c'était. Il traversa la petite place, vit une grande foule, et le tourbillon entraînant le spectateur :

—Allons voir, dit-il tout en mangeant son petit pain.

Pendant qu'il chemine, nous allons raconter les causes de ce désordre.

CHAPITRE X.

L'année 1628 était la seconde où la récolte avait été au-dessous du besoin. En 1627, ce qui restait de l'année précédente avait suffi, jusqu'à un certain point, pour combler les vides, et l'on arriva à la moisson sans trop de souffrance. Mais cette moisson si désirée fut des plus mauvaises, non-seulement dans le Milanais, mais dans presque tous les pays circonvoisins.

Les ravages de la guerre, dont nous avons parlé, étaient tels qu'un grand nombre de propriétés furent abandonnées, les gens de campagne préférant demander l'aumône plutôt que de cultiver des terres ravagées d'un moment à l'autre. Cette récolte insuffisante n'était pas rentrée que les approvisionnements des troupes vinrent encore la réduire, et la disette se fit sentir. Alors il arriva ce qui ne manque jamais en pareille occasion : on ne voulut pas croire à une disette, suite naturelle et prévue d'une mauvaise récolte. On s'en prit aux accapareurs de grains, aux propriétaires qui ne vendaient pas immédiatement ce qu'ils avaient récolté, et aux boulangers qui...

Et les malédictions de la population allaient leur train !... On désignait d'une manière positive les endroits où le blé regorgeait. On parlait avec assurance des nombreux envois de blé qui se faisaient en secret pour des pays où sans doute les habitants affirmaient avec la même assurance que l'on envoyait vers Milan leur blé. On sollicitait des magistrats des mesures qui semblent toujours justes à la multitude pour faire reparaitre le blé caché, et qui n'ont pour résultat que d'accroître le mal, en ôtant toute confiance à ceux qui eussent été disposés à expédier leurs grains à Milan.

En l'absence du gouverneur, don Gonzalo Fernandez de Cordova,

qui commandait le siège devant Casal en Montferrat, ses fonctions étaient remplies par le grand-chancelier, Antonio Ferrer, également Espagnol. Celui-ci crut que taxer le pain serait une bonne chose et qu'il suffirait d'un ordre émané de lui pour réaliser cet avantage. Mais il fixa le pain à un taux qui eût pu être rémunérateur si le muid de blé eût valu 33 livres au lieu de 80 qu'il se vendait. La multitude, voyant ses désirs convertis en lois, veilla à l'exécution de ce décret, et malgré les récriminations des boulangers elle assiégeait les fours jour et nuit. Pétrir, enfourner, défourner, servir le peuple, travailler pour aboutir à la ruine, tel était le sort des pauvres boulangers ! Mais il n'y avait pas moyen de reculer avec les magistrats d'un côté, qui faisaient exécuter la loi, et le peuple de l'autre, qui au moindre retard menaçait de sa justice, que chacun connaît ! Les boulangers déclaraient bien de temps en temps qu'ils allaient jeter la pâte dans le four et déguerpir. Néanmoins ils restaient, espérant que le grand-chancelier finirait par entendre raison. Mais Antonio Ferrer disait que les boulangers avaient fait d'assez gros bénéfices dans le temps passé pour supporter quelques pertes, et que d'ailleurs ils seraient indemnisés au retour de l'abondance. Et soit qu'il fût convaincu de la justice de son décret, soit qu'il reconnût l'impossibilité de revenir sur ses pas, il le maintint malgré toutes les réclamations.

Cependant les décurions (magistrature municipale composée de nobles) informèrent le gouvernement de l'état des choses.

Don Gonzalo, au milieu des embarras de la guerre, ne pouvant agir par lui-même, nomma une junte à laquelle il donna le pouvoir de taxer le pain à un prix raisonnable. La junte se prononça pour une augmentation. Les boulangers respirèrent ; le peuple devint furieux.

La veille de l'arrivée de Renzo à Milan, dans la soirée, les places publiques fourmillaient d'hommes qui, sans se connaître, mais transportés d'une même indignation, s'attroupaient sans accord préalable. Les discours exaltaient les passions de la foule, mais il eût été facile à

un homme de sang-froid de reconnaître parmi cette foule ceux qui s'étudiaient à l'irriter dans l'espoir de profiter du trouble. Quoiqu'il en soit, on s'était arrêté aux discours mais chacun s'était allé coucher en pressentant quelque chose pour le lendemain. Avant le jour de nouveaux rassemblements se formèrent dans les rues ; puis un bruit confus de voix y succéda. C'étaient des applaudissements provoqués par des harangues menaçantes, et des cris d'indignation.

Il ne manquait plus qu'une occasion pour que l'on passât des paroles aux actes. Cela ne tarda guère. Au petit jour, les garçons boulangers, chargés de hottes pleines de pains qu'ils portaient à leurs pratiques, sortirent des boulangeries. Le premier qui parut fit l'effet d'une étincelle tombant au milieu d'une poûdrière...

—Voyez s'il n'y a pas de pains ! crièrent cent voix ensemble.

—Oui, pour les tyrans qui nagent dans l'abondance et veulent nous faire mourir de faim ! dit un homme en portant la main sur la hotte pour l'attirer à lui et ajoutant : Laissez-moi voir.

Le garçon pâlit, tremble, et se dégage au plus vite des courroies qui retiennent la hotte sur ses épaules. On la saisit, on jette en l'air la toile qui la couvre... La bonne odeur des pains chauds se répand...

—Nous sommes chrétiens aussi, nous !

—Nous devons manger du pain aussi, dit un autre.

Et, prenant un pain, il l'éleve en l'air et mord dedans. En une minute, la charge disparaît... Puis ceux qui n'ont rien eu se mettent à la recherche d'autres hottes... Autant de rencontres, autant de vidées ! Mais de si faibles ressources ne pouvaient suffire pour rassasier une pareille foule.

—Au four ! au four ! se met-on bientôt à crier. Le peuple se porte vers le four situé dans la rue de la Corsia de Servi (mots toscans qui signifient le four des béquilles). Les maîtres de la boutique étaient en train d'écouter le porteur de pains revenu sans sa hotte, qui leur faisait le récit de sa mésaventure.

Au bruit de la foule qui approche, ils s'écrient :

—Qu'on ferme ! qu'on ferme ! vite !

L'un se dépêche d'obéir, l'autre court demander aide au capitaine de justice... On barricade la boutique en dedans. Cependant l'attrouplement grossit ; on crie :

—Du pain ! du pain ! Ouvrez ! ouvrez !

Quelques minutes après, le capitaine de justice arrive avec une escorte de hallebardiers.

—Au large ! au large, mes enfants ! retournez dans vos maisons... faites place au capitaine de justice !

La foule s'ouvre un peu pour les laisser passer, et ils réussissent à se poster devant la porte de la boulangerie.

—Mes enfants, prêchez de là le capitaine, que faites vous ici ? Rentrez chez vous ! N'avez-vous donc plus la crainte de Dieu ?... Que dira le roi notre seigneur ? Nous ne voulons pas vous faire de mal... mais retournez chez vous ! Que diable faites-vous ici entassés de la sorte ?... Rien de bon pour l'âme et pour le corps !... Rentrez chez vous !

Ceux qui voyaient l'orateur et entendaient ses paroles, lors même qu'ils eussent voulu obéir, ne l'eussent pu ; car, poussés par la foule qui augmentait de minute en minute, ils étaient dans l'impossibilité de reculer. Le capitaine commençait à manquer d'air dit aux hallebardiers :

—Reculez, mais ne faites pas de mal... que je puisse reprendre haleine... tâchons d'entrer dans la boutique... frappez à la porte...

—En arrière ! en arrière ! crient les hallebardiers en se portant tous en avant et repoussant de la hampe de leurs hallebardes le premier rang des assaillants, qui, reculant forcément, donnent du dos contre la poitrine, des coudes dans le ventre, des talons sur les pieds de ceux qui sont derrière. On se presse, on s'étouffe, on hurle... mais un peu de vide se fait devant la porte. Le capitaine frappe, crie, et ceux du dedans viennent lui ouvrir. Il entre avec ses hallebardiers ; l'on pousse les verrous et l'on remet les barricades. Le capitaine court en haut, se présente à une fenêtre : quelle fourmilière !

—Mes enfants, crie-t-il (les têtes se lèvent), mes enfants, retournez

chez vous !... Pardon général pour ceux qui s'en iront de suite.

—Du pain, du pain ! Ouvrez ! ouvrez ! étaient les seules paroles qui se distinguassent dans les clameurs de la foule.

—Voyons mes enfants, de la raison !... Songez à ce que vous faites !... il est encore temps... Allons, parlez... Du pain ?... vous en aurez... mais pas de cette manière. Hé ! hé ! que faites-vous là-bas à cette porte ? Fi ! fi !... je vous vois ! Savez-vous que c'est un gros délit ? Si je descends !... Hé ! hé ! quittez les outils ! N'avez-vous pas de honte, vous Milanais, que l'on renomme dans le monde entier pour votre bon cœur ! Ecoutez, écoutez ! vous avez toujours été de bons enf... Ah ! canailles !...

Ce rapide changement de style fut causé par une pierre qui atteignit le capitaine au beau milieu du front.

—Canailles ! canailles ! continua-t-il en fermant vivement la fenêtre. Mais quoique le pauvre capitaine eût crié de toute la force de ses poumons, ses paroles engageantes comme ses imprécations avaient été couvertes par le bruit de la tempête qui mugissait en bas. Ce qu'il avait vu était une tentative qui se faisait contre la porte pour l'enfoncer et contre la fenêtre pour en arracher les barreaux, et l'œuvre de destruction avançait.

Mais pendant ce temps le maître de la maison était monté à l'étage supérieur avec ses garçons munis d'une provision de grosses pierres. Ils se mettent aux fenêtres et feignent de jeter des pierres sur la multitude ; mais les menaces restent sans effet, ils passent aux actes. Pas une pierre ne tombe à faux. La foule était telle qu'un grain de millet jeté d'en haut ne fût pas tombé par terre. Aussi les hurlements redoublent-ils.

—Ah ! gredins ! ah ! lâches !... C'est là le pain que vous donnez aux pauvres gens ! Aie ! aie ! Ah ! nous allons avoir notre tour !...

Deux enfants sont tués sur place, la fureur est à son comble !... la porte est enfoncée... les ferrures arrachées, et le torrent populaire fait irruption. Le capitaine avec ses hallebardiers et les habitants de la maison se sauvent dans les greniers, se cachent dans les coins, ou,

passant par les lucarnes, courent sur les toits comme des chats !...

La vue du butin fait oublier aux vainqueurs leurs projets de vengeance ; ils se jettent sur les caisses à pain et les pillent. On court au comptoir, et chacun emplit ses poches de monnaie pour revenir voler du pain s'il en reste. On répand, on renverse les sacs de farine, on les traîne. Celui-ci en délie un et jette de la farine pour réduire le poids du sac qu'il a peine à porter. Tel autre emplit son chapeau, son mouchoir... L'un saisit dans une huche une masse de pâte qui s'allonge et lui échappe des mains. C'est un va-et-vient de femmes, d'enfants qui entrent, qui sortent au milieu d'un nuage blanc formé par la farine mise au pillage.

Pendant que ceci se passait, on était loin d'être tranquille dans les autres quartiers, bien qu'on ne se fût pas encore livré à de tels excès. Dans plusieurs boulangeries, on se tenait préparé pour la défense, ayant recruté des auxiliaires. Ailleurs on pactisait, en quelque sorte, avec l'émeute en distribuant du pain... et les hallebardiers, n'osant approcher du terrible four des Béquilles, tenaient en respect les autres émeutiers.

Les choses en étaient à ce point quand Renzo, ayant achevé de manger son petit pain, s'avança par le faubourg de la Porte orientale et se dirigea jusqu'au beau milieu du tumulte. En marchant, il écoutait pour saisir quelques mots qui le renseignassent sur les choses qui se passaient. Or, voici ce qu'il entendit :

—La voilà découverte, l'imposture de ces scélérats qui disaient qu'il n'y avait ni pain, ni farine, ni grains ! La chose est claire maintenant, et l'on ne peut plus nous tromper. Vive l'abondance !

—Je vous dis, moi, que tout ceci ne servira à rien, disait un autre. C'est un coup d'épée dans l'eau, et nous n'en serons que plus mal, si l'on ne fait une bonne justice. Le pain sera à bon marché, oui ; mais ils y mettront du poison pour que les pauvres meurent comme des mouches. Ils le disent, d'ailleurs, que nous sommes trop de monde... ils l'ont dit dans la juente. J'en suis certain, car j'ai entendu de mes oreilles rapporter le propos par

une commère à moi, qui est amie d'un parent du cuisinier d'un de ces seigneurs.

—Place ! place ! s'il vous plaît, seigneurs ! laissez passer un pauvre père de famille qui porte à manger à ses cinq enfants !

Ainsi parlait un homme qui ployait sous le faix d'un énorme sac de farine.

—Moi, disait un autre à voix basse à son camarade, je file, car je connais le monde et sais comment vont les choses. Les étourneaux qui font tant de bruit aujourd'hui se cacheront demain et après demain, tremblants de frayeurs. J'ai vu certains visages d'honnêtes gens qui rôdent en ne faisant semblant de rien pour tel ou tel ; et, quand tout est fini, les comptes se font... et paye qui doit payer.

—Celui qui protège les boulangers, cria une voix sonore qui attira l'attention de Renzo, c'est le vicaire de la provision.

—Ce sont tous des coquins ! dit l'un des voisins.

—Oui, mais c'est lui qui est le chef, répliqua le premier.

Le vicaire de la provision, choisi chaque année par le gouverneur sur une liste de six nobles présentée par le Conseil des décurions, était le président de ce conseil et du tribunal, composé de douze membres également nobles, réglait tout ce qui avait rapport aux subsistances. Celui qui en des temps de famine occupait ce poste était donc fatalement accusé d'être l'auteur de tous les maux ; car il n'était pas en son pouvoir, lors même que c'eût été son désir, d'agir ainsi que l'avait fait Ferrer.

—Les scélérats ! s'écriait un autre peut-on faire pire ? Ils sont allés jusqu'à dire que le grand-chancelier est un vieux radoteur et qu'on devrait le mettre dans une grande cage avec de la vesce et de l'ivraie pour tous vivres... comme ils veulent nous traiter nous-mêmes !

—Du pain, n'est-ce pas ? disait un homme ; et de lourdes pierres tombaient comme grêle, et comme on vous enfonçait les côtes !... Il me tarde d'être chez moi !

Renzo, étourdi par ces paroles qu'il ne comprenait qu'imparfaitement, ballotté par la foule, arriva devant le four lorsqu'il n'y avait

plus autant de monde, en sorte qu'il put voir à l'aise tous les dégâts.

—Ce n'est pas bien pourtant, se dit-il. S'ils détruisent ainsi les fours, où veulent-ils qu'on fasse du pain?... dans les puits ?

De temps en temps, quelqu'un portait du four avec des débris de luches, de caisses, de bancs, de corbeilles, de livres de comptes, et l'on criait :

—Place ! place !

Puis tous s'acheminaient, ainsi qu'on pouvait le penser, vers un lieu convenu.

—Qu'est-ce que cette autre histoire ? se dit Renzo.

Et il suivit un homme qui portait un lourd fagot de planches brisées. Il arriva sur une place d'où l'on découvrait la façade du Duomo, et notre montagnard ne put s'empêcher de s'arrêter, muet d'admiration devant ce splendide monument, qui était pourtant loin d'être terminé à cette époque. Mais Renzo, reportant ses yeux vers le rassemblement, vit qu'il s'occupait de brûler au milieu de la place tous les débris apportés de la boulangerie.

L'homme au fagot le jeta dans le brasier ; les cris de triomphe retentirent, et l'on cria :

—Vive l'abondance ! mort aux affameurs ! mort à la disette !... vive le pain !

A vrai dire, la destruction des boulangeries, la ruine des boulangers et le pillage de la farine ne sont pas précisément les moyens les plus sûrs de faire vivre le pain. Ces pensées se présentaient à Renzo, mais il les garda pour lui, car parmi tant de visages il n'en voyait pas un auquel il eût envie de les communiquer. Cependant le peuple commençait à s'ennuyer, et, personne n'apportant plus d'aliment en feu, la flamme s'éteignit. Le bruit se répandit qu'on avait mis le siège devant une autre boulangerie.

—J'y vais !... et toi, viens-tu ?... Me voilà ! Attends !... étaient les paroles que l'on entendait.

La foule court. Renzo, resté en arrière, se demandait s'il retournerait au couvent du père Bonaventure ou s'il irait voir cette nouvelle expédition. La curiosité l'emporta sur la prudence, mais il se promit de se tenir à distance, et tirant son

second pain de sa poche il se mit tout en le grignotant à la queue de la bruyante armée.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le four qui leur avait été désigné, ils ne virent qu'un petit nombre de gens hésitants. La boutique était fermée, et l'on apercevait aux fenêtres des gens armés. A cette vue, on s'étonne, on jure, on s'écrie :

—En avant, en avant !

On se pousse... on se retient... il y a indécision. Tout à coup une voix maudite s'écrie :

—La maison du vicaire est tout près !... allons faire justice ! Chez le vicaire ! chez le vicaire !

Et la tourbe entière s'ébranle et marche vers la maison que l'on vient de désigner si traiteusement à la vengeance du peuple.

CHAPITRE XI.

Le malheureux vicaire venait de terminer son triste dîner et se demandait avec anxiété comment finirait cet orage qu'il ne croyait pas si près d'éclater sur sa tête, lorsqu'un homme accourut avertir les serviteurs de l'imminence du danger, car on apercevait déjà l'avant-garde de l'émeute. Les serviteurs eurent à peine le temps de fermer les portes et les fenêtres et de se barricader, que l'on entendit gronder la multitude et des clameurs furieuses retentirent.

—Le vicaire !... le tyran !... l'affameur ! Nous le voulons vivant ou mort !

Et les pierres de pleuvoir.

Le pauvre vicaire, saisi d'une indicible épouvante, courait de chambre en chambre, excitant ses serviteurs à tenir bon... suppliant Dieu de le sauver !... Il monte au grenier, regarde par une lucarne dans la rue... elle est remplie de furieux qui demandent sa mort !... il se blottit pâle et tremblant dans un coin, espérant que le bruit va diminuer... mais les rugissements augmentent... L'infortuné se bouche les oreilles et reste anéanti !...

Renzo se trouvait alors au plus fort de la bagarre ; il n'eût su dire s'il blâmait précisément le pillage ; mais les premières paroles de sang qu'il entendit lui firent une vive horreur ; et bien qu'il fût convaincu, partageant la haine passionnée de la foule, que le vicaire était un

véritable affameur, il se rapprocha de la porte, avec la ferme intention de tout faire pour le sauver, pendant que les assaillants travaillaient de cent manières différentes à briser la porte. Les magistrats instruits de ce qui se passait, demandaient du secours au commandant du château de la porte *Giovina*. Ce dernier envoya de suite une compagnie ; mais quelque célérité que l'on eût mise, lorsque les soldats arrivèrent, la maison était assiégée de toutes parts. L'officier qui commandait la compagnie s'arrêta, ne sachant quel parti prendre, et fit halte à l'endroit où commençait la foule. Faire feu sur ces gens de tout âge et de tout sexe eût été non-seulement cruel, mais de plus impolitique, car alors la population entière se fût soulevée, et d'ailleurs telles n'étaient pas ses instructions ; se faire jour pour arriver à la porte était son objectif, mais il fallait fendre la foule... et malgré les sommations réitérées celle-ci restait immobile. L'indécision de l'officier fut prise pour de la peur, et les spectateurs qui n'agissaient pas se mirent à rire et à insulter les soldats, pendant que les autres continuaient leur œuvre de destruction.

Parmi ces derniers, on remarquait un vieillard immonde, qui les yeux animés d'une joie infernale, agitait au-dessus de sa tête un marteau, une corde et quatre clous "pour, disait-il, pendre le vicaire à l'un des battants de sa porte après qu'on l'aurait égorgé."

—Oh ! quelle infamie ! s'écria Renzo avec horreur, en entendant ces paroles que tant de gens approuvaient ; fi donc ! voudrions-nous voler au bourreau son métier ? Assassiner un chrétien ! Comment Dieu nous donnera-t-il du pain, si nous faisons des atrocités semblables ? il nous enverra son tonnerre et non du pain !...

—Ah ! chien ! ah ! traître envers la patrie ! attends ! attends ! C'est un serviteur du vicaire déguisé en paysan ! c'est un espion !... C'est le vicaire déguisé qui se sauve... Où est-il ?... où est-il ?... Tombez dessus !... tombez dessus !...

Renzo se tait, se fait le plus petit possible ; il voudrait disparaître... Quelques-uns près de lui le cachent, élèvent la voix pour couvrir les

paroles homicides... mais ce qui le servit le mieux fut le mot :

—Place ! place ! voici de l'aide ! Ohé ! place !...

Qu'était-ce ? Une longue échelle que plusieurs hommes apportaient pour la dresser contre la maison et tâcher d'y pénétrer par les fenêtres ! Mouvoir cette échelle au milieu de tant de monde n'était pas heureusement, chose facile... mais elle arrivait à temps pour Renzo.

Il profita de cet incident qui détournait l'attention de lui et fit tous ses efforts pour s'éloigner de cette place et aller rejoindre le père Bonaventure...

Mais voici, qu'un mouvement extraordinaire se produit... un bruit se répand... un nom passe de bouche en bouche :

—Ferrer ! Ferrer ! voici Ferrer !... Ce n'est pas vrai !... Si !... Vive Ferrer, celui qui donne du pain à bon marché !... Non ! non ! Oui ! oui ! le voici en carrosse !... Qu'est-ce que ça nous fait ? Nous ne voulons personne !... Ferrer ! Ferrer, l'ami du peuple ! il vient chercher le vicaire pour le mettre en prison ! Non... nous saurons nous faire justice nous-mêmes ; arrière !... Si, si, Ferrer ! que Ferrer le mette en prison !...

Effectivement, le carrosse de Ferrer était arrivé près de la foule, mais du côté opposé, où stationnaient les soldats.

Antonio Ferrer venait tâcher d'apaiser le soulèvement dû à son entêtement ; il allait mettre au profit d'une bonne action une popularité mal acquise.

Dans les émeutes populaires, il y a toujours un certain nombre d'hommes qui, poussés par l'amour de la destruction et par un intérêt criminel, font tous leurs efforts pour amener les choses jusqu'aux derniers excès. Mais, par contre, il s'en trouve aussi qui cherchent avec la même ardeur à empêcher le mal. L'apparition du grand-chancelier donna instantanément l'avantage à ces derniers ; ils reprirent courage et secondèrent Ferrer du mieux qu'ils purent. Ils parvinrent à faire ranger le monde et à pratiquer un passage pour la voiture... Ils imposaient le silence aux plus forcenés, en tournant contre eux la passion mobile de la foule :

--Qui est-ce donc qui ne veut pas que l'on crie vive Ferrer ?... tu serais fâché, toi, que le pain fût à bon marché ?... Ce sont des coquins, ceux qui ne veulent pas d'une justice de chrétien !... En prison, le vicaire !... Certaines gens font du bruit pour le sauver !... en prison ! Vive Ferrer !... Place à Ferrer !

En parlant ainsi, on poussait en arrière ceux qui voulaient démolir et massacrer ; la cause du sang était perdue. Le cri qui dominait était : " Prison ! justice ! Ferrer ! " et par les brèches faites à la maison on avertit les habitants du secours qui leur arrivait.

—C'est ce Ferrer qui aide à faire les ordonnances ? demanda à l'un de ses voisins notre Renzo, qui se rappela ce *vidit Ferrer* que le docteur Azzecca Garbugli lui avait montré au bas de l'ordonnance que vous savez.

—Oui, c'est le grand-chancelier, lui fut-il répondu.

—C'est un brave homme, n'est-ce pas ?

—Si c'est un brave homme ! Oh ! oui ; c'est lui qui avait mis le pain à bon marché et les autres n'ont pas voulu ; il vient pour mener en prison le vicaire qui a mal agi.

Renzo fut aussitôt pour Ferrer, et, jouant des coudes en habitant des Alpes, il se porta tout à côté du carrosse déjà avancé dans la foule. Le vieux Ferrer présentait à la portière, tantôt de droite, tantôt de gauche, un visage souriant et aimable comme s'il se fût trouvé en présence de son souverain Philippe IV. Il parlait, mais c'était entendu que de peu de gens : aussi il s'aidait des gestes, envoyant du bout des doigts des baisers à la multitude ; étendant ses mains hors des portières, il les balançait doucement pour demander un peu de place, ou les baissait avec un geste qui réclamait le silence ; ceux qui étaient près de lui répétaient ses paroles :

—Du pain... l'abondance... Je viens faire justice... Un peu de place, s'il vous plaît !...

Puis, n'en pouvant plus, il se retirait en arrière, soufflait avec effort et disait en lui-même :

—Par ma vie ! que de monde !

—Vive Ferrer ! Ne craignez rien ! vous êtes un brave homme, vous ! Du pain ! du pain !...

—Oui, répondait Ferrer, oui, du pain ! l'abondance ! c'est moi qui le promets !...

Et il posait la main sur son cœur.

—Un peu de place, ajoutait-il. Je viens pour le mener en prison et le châtier comme il le mérite...

Et il se disait en lui-même : *S'il est coupable*. Puis : Avance, Pedro, avance si tu peux !

Le cocher souriait avec amabilité, de même qu'eût fait un grand personnage et, d'un air d'ineffable politesse, il portait doucement son fouet de droite à gauche, disait :

—S'il vous plaît, seigneurs, un peu de place ; un petit peu... ce qu'il faut seulement pour passer !

Ceux du parti bienveillant travaillaient à faire ouvrir le passage demandé si courtoisement en poussant avec douceur les gens qui eussent pu être atteints, car cela eût compromis la faveur que l'on témoignait à Ferrer.

Renzo était de ceux qui assistaient avec ardeur le grand-chancelier ; celui-ci, de son côté, lui prodiguait ses plus aimables sourires. Enfin le carrosse arriva devant la porte, dont les gonds étaient presque arrachés des piliers. Ferrer s'arrêta sur le marchepied de son carrosse, et se tournant vers la multitude il la salua, la main sur son cœur, et cria :

—Pain et justice !—Les acclamations s'élevèrent jusqu'au ciel.

Cependant ceux de la maison ouvrirent rapidement la porte...

—Vite ! vite ! disait Ferrer, ouvrez juste pour que j'entre... mais ne me laissez venir personne sur le corps... Fermez maintenant... hé ! prenez garde à ma toge !

La porte fermée, on la barricada du mieux possible. Au dehors, ceux qui se sont faits gardes-du-corps de Ferrer travaillent à maintenir vides les abords du carrosse, priant Dieu qu'il fasse se dépêcher Antonio Ferrer.

—Vite ! vite ! disait Ferrer dans la maison, où est ce bienheureux homme ?

—Oh ! Excellence, que Dieu vous bénisse ! criaient les serviteurs.

Le vicaire pâle, comme un mort, paraît moitié porté, moitié traîné par ses gens... il voit Ferrer et respire ; la couleur lui revient un peu au visage, et il dit :

—Je suis dans les mains de Dieu

et de Votre Excellence !... Mais comment sortir d'ici, au milieu de gens qui veulent ma mort ?

— Venez avec moi, dit Ferrer, prenez courage... mon carrosse est là. Vite ! vite ! — Il lui saisit la main.

La porte s'ouvre... Ferrer sort le premier, l'autre le suit courbé en deux et s'attache à sa toge comme un enfant à la jupe de sa mère. Ceux qui sont près de la porte élèvent en l'air leurs chapeaux pour dérober la vue du vicair à la multitude. Il se précipite dans le carrosse, Ferrer monte... la portière se referme. La foule devine plutôt qu'elle ne voit ce qui se passe, et pousse des cris d'applaudissements et d'imprécations.

Le grand-chancelier attire sur lui toute l'attention, tandis que le vicair se tient accroupi dans le coin du carrosse. Pendant le trajet, Ferrer continue ses discours à son auditoire.

— Oui, seigneurs, dit-il, pain et justice !... Au château, en prison sous ma garde... Non, non, il ne m'échappera pas !

Et à l'oreille de son compagnon : C'est pour votre bien que je dis cela... C'est trop juste... on examinera... je vous veux du bien, moi !... — Oui, oui... je suis ami du peuple... je suis honnête homme... Il sera puni... C'est un scélérat... un coquin... il s'en tirera mal !... Oui, oui, nous les ferons marcher, les boulangers !... Vive le roi et vive les bons Milinais, ses très fidèles sujets !... Il est dans de beaux draps ! — Levez-vous, levez-vous, vous voici dehors !

Ils étaient en effet au large ; Ferrer commença à donner du repos à ses poumons ; il aperçut les soldats espagnols que nous avons laissés l'arme au bras et qui avaient aidé à faire le passage au carrosse à l'extrémité du rassemblement ; ils formèrent la haie et présentèrent les armes au grand-chancelier, qui fit encore salut à droite, salut à gauche.

Le cocher Pedro en passant devant ces respectueux mousquets redevint lui-même et se mit à crier : Ohé ! ohé ! aux gens qui le gênaient et, fouettant ces chevaux, il les lança vers la citadelle.

— Levez-vous, nous voilà tout à fait dehors, dit Ferrer au vicair

qui, rassuré, se redressa et remercia son libérateur. Ce dernier, après lui avoir témoigné sa peine du danger qu'il avait couru, et sa joie de l'en voir sorti, s'écria en tapant sur sa tête chauve :

— Ah ! que dira Son Excellence qui a déjà l'esprit à l'envers pour ce maudit Casal qui ne veut pas se rendre ?... Que dira le comte-duc qui s'inquiète quand une feuille en tombant fait plus de bruit que de coutume ? Que dira le roi notre seigneur, qui ne peut manquer de savoir quelque chose de ce vacarme ?... Et puis, est-ce fini ?... Dieu le sait !...

— Oh ! pour moi, dit le vicair, je ne veux plus m'en mêler... Je remets ma charge entre les mains de Votre Excellence... J'irai vivre dans une grotte en ermite, sur une montagne, loin... bien loin de ce peuple féroce !...

— Votre Seigneurie fera ce qui sera le mieux pour le service de Sa Majesté, répondit gravement le grand-chancelier.

— Sa Majesté, répliqua le vicair, ne peut vouloir ma mort... Dans une grotte... dans une grotte... loin de ces gens sanguinaires !

Qu'advint-il de ce projet ? C'est ce que nous ne saurions dire, car le manuscrit où nous avons puisé cette histoire ne fait plus mention du vicair après l'avoir accompagné au château.

(A continuer.)

— 000 —

ADIEUX A LA FORET

—

M. G. Z. C. Miquelon, de Saint Camille de Wotton, avantageusement connu dans cette partie du pays, vient de publier une poésie pleine de sentiment, à l'occasion de son départ pour le Nord-Ouest.

Pour n'avoir reçu qu'une éducation élémentaire, dit le *Sorelois*, M. Miquelon n'en possède pas moins une somme considérable de connaissances qu'il a acquises à force de travail. Il s'est toujours distingué pour la facilité avec laquelle il tourne un vers, et on peut dire de lui qu'il est un véri-

table chansonnier vivant. Ame sensible et charitable, ami sincère et dévoué comme on en rencontre rarement, M. Miquelon sera sincèrement regretté par ses nombreux amis de la province de Québec.

Voici ses adieux à la Forêt

I

Adieu ! belle forêt
Compagne de ma vie,
Tu fus ma bonne amie,
Accepte mon regret.
Un sol à préparer
Couvert de durs herbages.
Va pour moi remplacer
Tes arbres et leurs feuillages.

Refrain.

Adieu ! forêt, adieu ! la plaine désormais
Aura mes premiers soins, mais t'oublier :
[jamais !

II

Les plus mauvais ornoux,
La mauvaise colline,
Même la dure épine
Pour moi tout était beau ;
Aussi le gros rocher
A la couleur livide,
Qui semblait s'élançer
Comme une pyramide.

Adieu ! forec, etc.

III

J'aimais à contempler
Le gros pin dont la tête,
Au fort de la tempête,
Balançait sans tomber ;
Ainsi que le sapin
Au rameau vert et sombre,
Sous lequel le lapin
Vient se placer à l'ombre.

Adieu ! forêt, etc.

IV

Je regrette le mont
A la douce verdure ;
Comme sur la fourrure
J'y reposais mon front.
A mes pieds le ruisseau
Dont l'onde bienfaisante
Descendait du coteau,
Attirée par la pente.

Adieu ! forêt, etc.

J. Z. C. MIQUELON.
Garde-Forestier.

6 avril, 1883.

— 000 —

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

L'Amitié.

Je connais une chose, à nulle autre pareille
 Qui germe dans le cœur et qui souffle à l'oreille
 L'amour et la pitié ;
 Plus douce que le miel, plus belle que la rose,
 Plus pure que l'enfant qui dans son lit repose :
 C'est la sainte amitié !

Le Printemps.

(SONNET)

L'hiver a disparu. L'oiseau dans la ramée
 Exhale vers le ciel ses chants harmonieux ;
 Près des buissons en fleur, l'abeille ranimée
 Voltige en modulant son amour gracieux.
 C'est le printemps vermeil ! La brise parfumée
 Méle au bruit du ruisseau son gazouillis joyeux ;
 La fillette des champs dit sa romance aimée ;
 Tout sous le soleil chante un hymne au Roi des cieux !

Salut, ô doux printemps, réveil de la nature !
 J'aime, pensif, à voir ta splendide verdure
 Tapisser nos côtes de son velours luisant ;

Tu fais au laboureur une heureuse existence ;
 Au vieillard, à l'enfant tu donnes l'espérance,
 Un rayon de bonheur à tout être souffrant...

Ce que j'aime à voir.

J'aime toujours à voir la vigilante abeille
 Travailler sans relâche à son miel savoureux,
 Extraire le parfum et le suc de la feuille
 Afin d'en composer le liquide fameux.

J'aime toujours à voir le jeune patriote
 Défendre avec ardeur et sa langue et ses lois,
 Prouver à l'opresseur qu'il n'est pas un ilote,
 Mais bien le rejeton du grand peuple gaulois !

J'aime toujours à voir la sage demoiselle
 Cultiver les talents qu'elle a reçus de Dieu,
 Pratiquer le piano, broder de la dentelle,
 Mais pratiquer surtout l'utile *pot-au-feu* !

A la brise.

Haleine du printemps, ô brise parfumée,
 Errant de fleur en fleur, de vallon en vallon,
 L'amoureux, pour ouïr ta roulade animée,
 S'arrache sans regrets aux plaisirs du salon !
 Tu place sur ton aile, aimable messagère,
 Ses longs soupirs d'amour, ses rêves de bonheur,
 Et tu vas les porter à l'amante sincère,
 Qui, là-bas, les reçoit dans les plis de son cœur...

Lévis.

Salut à toi, superbe promontoire,
 Jadis témoin de l'insigne victoire
 Que Lévis remporta !
 Lévis ! ce nom figure dans l'histoire
 En lettres d'or... c'est un nom plein de gloire :
 Heureux qui le porta !

Québec.

Assis sur un rocher, comme un roi sur son trône,
 Québec voit à ses pieds rouler la vague jaune
 Du noble Saint-Laurent ;
 Ses vieux créneaux noircis par la poudre et la flamme
 Ont l'air de regarder s'envoler la belle âme
 De Montcalm expirant !...

J. B. CAQUETTE.

Québec, Mai 1883.

[Pour l'Album des Familles]

Le mont Ste-Victoire.

Salut, trois fois salut, géant aux flancs arides :
Laisse toucher au ciel ton front majestueux,
Ce front que l'ouragan a sillonné de rides,
Où la Provence a mis un signe glorieux !

Où la croix du Sauveur, blanche et pure étincelle,
Sous les feux éclatants de notre beau soleil,
Et plus chère à mes yeux et mille fois plus belle
Que dans nos temples saints aux lampes de vermeil.

Au sommet du vieux mont, prêt à braver la foudre
Du Dieu dont un éclair nous réduirait en poudre,
Ses deux bras étendus semblent nous protéger.

Gage mystérieux de pardon, d'espérance,
O croix ! seul et dernier espoir de notre France,
Sois le drapeau de tous à l'heure du danger.

T. L.

Marseille, Avril 1883.

Notre-Dame de Paris.

J'ai visité Paris, la grande capitale,
Ses antiques palais, ses cirques éclatants,
Parés quand vient le soir de leur beauté fatale,
Et ses temples sacrés, si beaux et si touchants.

J'ai fouillé chaque coin de cette Babylone,
Ses parcs, son bois touffu, ses monuments nouveaux.
J'ai grimpé lestement en haut de la Colonne,
Et vu du Panthéon les lugubres caveaux.

Pourtant de tout cela, ce que mon cœur préfère,
C'est cette basilique à la façade austère,
Reine majestueuse assise au bord de l'eau ;

Dont la flèche et les tours s'élancent vers la nue,
Et semblent souhaiter à tous la bienvenue,
Là même où notre France eut jadis son berceau.

T. L.

[Pour l'Album des Familles.]

Consolations.

A Madame Alph. Dixon, de Montréal, à l'occasion de la mort
de son second enfant.

O vous dont les enfants meurent au premier âge,
Que vos plus chers espoirs sont vite anéantiés !
Pour calmer votre cœur, songez à l'héritage
Dont ceux que vous pleurez déjà sont investis.

Songez que le Seigneur tient toujours ce langage :
" Mères, laissez venir à moi vos chers petits..."
Alors vous les verrez, heureux de leur partage,
Ces amis de Jésus, en anges convertis.

Vous les verrez encor, dans votre rêverie,
Plus choyés que jamais par les soins de Marie,
Et pour toujours exempts de toutes nos douleurs.

Que leur bonheur est grand ! N'en doutez pas, ô mère,
Pour que, chassant enfin toute pensée amère,
De doux ravissements fassent tarir vos pleurs.

J. A. BÉLANGER.

Cataouais, 28 Avril 1883.

Les deux Amours.

On a trouvé, dit le *Country Visitor* de la
Nouvelle-Orléans, parmi les papiers d'un vieil
avocat de Toulouse, les vers suivants écrits de la
main même de Robespierre :

I
A deux époques de la vie
L'homme prononce, en bégayant,
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant :
L'un est MAMAN et l'autre J'AIME ;
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant.

II

Quand le premier se fait entendre
Soudain une mère y répond.
La jeune fille devient tendre
Quand son cœur entend le second
Ah, jeune Lise, prends bien garde :
Le mot J'AIME est plein de douceur.
Et souvent tel qui le hasarde
N'en connut jamais la valeur.

III

Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant.
Celui qui mieux dit " Je vous aime ! "
Est plus souvent celui qui ment ;
Qui ne sent rien parle à merveille.
Crains un amant rempli d'esprit.
C'est ton cœur, et non ton oreille,
Qui doit entendre ce qu'il dit.

MAXIMILIEN ROBESPIERRE.

Biographie:

[Pour l'Album des Familles.]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G., C. B.

PAR

CHARLES THIBAUT, écr.,

Avocat et Publiciste.

Il en est de certains hommes comme de certains arbres : plus la tempête s'acharne contre eux, plus ils enfoncent leurs racines au fond du sol. violemment assaillis par les orages politiques, les hommes énergiquement trempés arrivent, d'ordinaire, plus vite au terme de leur course,—sommets de leur gloire. Un ciel toujours calme serait monotone : une atmosphère politique toujours sereine nuirait à celui qui en serait constamment environné. Il faut des vents violents pour assécher la terre et des rosées chaudes pour la féconder.

La vie publique ne reste pas dans les règles ordinaires, ne subit pas toujours les lois communes. L'agitation lui fait du bien. Pour que la célébrité empoigne un homme, il faut que celui-ci sorte des voies battues, des sentiers tracés ; qu'il monte avec le flot populaire ; qu'il domine les peuples de la hauteur de la tribune ou de la cime des monts.

La renommée vous prend quelquefois à l'improviste ; la réputation ne s'acquiert que par degrés. Elle est placée sur un phare ; il faut monter la saisir pour la forcer ensuite à proclamer votre nom. La réputation est à la gloire ce que le paratonnerre est à la foudre.

La gloire ne s'improvise pas ; pas plus que la réputation qui est son escabeau.

L'homme n'y arrive que par un

travail continu, des talents transcendants, une volonté inébranlable, des actions éclatantes, et un concours de circonstances qui mettent toutes ses forces et toutes ses énergies en contact à des résistances extérieures.

C'est à la lime la plus mordante que se polit davantage l'acier le plus dur. Le diamant ne revêt tout son éclat que par la taille. L'homme politique a besoin de contradicteurs pour se manifester en plein soleil, pour se faire apprécier selon son vrai mérite. Hélas ! il n'est souvent jugé qu'à la lueur incertaine d'un jour faux ; n'est souvent apprécié que quand il jette bas les armes, et laisse à jamais l'arène, témoin de ses nombreux combats. Car, le monde est très enclin à juger avec passion les hommes de lutttes : surtout les vainqueurs dans la lutte ! Le succès est si souvent un crime aux yeux des multitudes envieuses !

La politique avec ses batailles acrimonieuses, ses lutttes stériles, ses revers désastreux, ses préjugés grossiers, ses haines féroces, ses retours soudains, ses succès passagers, ses intrigues journalières, ses méfaits constants, ses mécomptes multiples, la politique est l'abîme où vont s'engloutir tant de si nobles cœurs ; où viennent sombrer tant de brillantes intelligences ; se ternir tant de belles réputations. Aussi, n'est-ce qu'en tremblant que le jeune homme devrait entrer dans cet antre tortueux où sifflent si souvent les serpents de l'égoïsme, de la fourberie et de l'intrigue. Ah ! oui ; pour ceux qui se préparent à cette carrière ingrate, il semblerait à propos de leur répéter cette parole effroyable du Dante : " Perdez toute espérance..." de paix ! de repos ! de fortune ! de santé ! et de reconnaissance ! Vous êtes sur la voie de toutes les ingratitude et de toutes les ruines ! Cependant, s'il faut des holocaustes à la patrie ; s'il lui faut des victimes, sacrifiez-vous, mais sans arrière-pensée, sans ambition, sans égoïsme.

Ne jouez jamais qu'à la hausse de la renommée de votre nation ; ne travaillez jamais que pour le bonheur et la gloire de votre peuple. Voilà le véritable apostolat politique. Tout autre vue ne serait qu'un leur pour votre pays et

une duperie pour vous-même.

L'homme politique ne s'appartient plus : toutes ses actions doivent n'avoir qu'un but ; — concourir au bien général.

Ainsi donc, faire servir à de louables fins les nobles facultés dont le ciel l'a doué ; forcer ses adversaires à reconnaître la noblesse de ses motifs, la largeur de ses vues, l'ampleur de ses idées ; imposer à la foule ses volontés politiques ; dominer tous les éléments de discorde qui s'agitent au sein d'un pays jeune, troublé, inquiet ; concilier les intérêts divers de peuples ennemis ; rendre justice aux faibles ; combattre les préjugés de religion et de race ; attaquer de front et frapper à visière découverte des chefs habiles, retords et savants, parfaitement en harmonie avec les préjugés et les aspirations populaires ; enfin triompher de tous les obstacles est plus que d'un homme ; c'est d'un génie réel.

Tel a été la carrière ; tel fut le fait de Sir Charles Tupper.

L'histoire ne se fait pas seulement avec des documents épars ; il faut à ceux-ci un lien ; de même qu'il faut une tresse à l'étoffe. De simples faits jettent bien quelque lumière sur la vie d'un homme : leur ensemble seul, soudé aux événements contemporains, constitue sa biographie. Outre la véracité il faut encore à celle-ci l'impartialité. Or, l'impartialité est d'autant plus facile que le biographe est tout à fait indépendant de celui dont il veut retracer l'origine, les lutttes, les travaux et les succès. Sir Charles Tupper s'en va, temporairement du moins ; la justice doit commencer pour lui. Il ne peut ni récompenser ni nuire ; voilà l'une des vraies conditions de l'impartialité. Du reste, le pinceau qui flatte est aussi mensonger que le crayon qui caricature.

L'exagération est à la vérité ce que le maquillage est à la beauté : Elle la difforme, elle ne lui apporte aucun charme.

I

Origine de la famille Tupper.

La famille Tupper, originaire de l'Electorat de Hesse-Cassel, l'un des trois Etats de l'ancienne confé

dération germanique, après avoir choisi le Guernesay pour y bâtir sa tente, avait peu après laissé cette petite île, pour aller chercher fortune et construire sa demeure en permanence, dans les forêts du Nouveau-Monde.

A cette époque, tous ceux qui se sentaient animés du désir de la liberté ; tous ceux qui aspiraient à quelque chose de mieux que leur état actuel, tous les déshérités du monde, grand nombre d'hommes de talents et de génie, plusieurs commerçants cherchant la fortune, laissaient les rives de la vieille Europe pour celles de la jeune Amérique. La Virginie avait attiré bon nombre d'émigrés Anglais et Guernesais. Les uns y avaient transporté leur amour pour la liberté ; les autres, leur attachement à la mère-patrie.

Une circonstance particulière allait bientôt faire ressortir cette situation, établir un frappant contraste, éprouver la fidélité des uns et l'amour de l'indépendance des autres.

Un souffle révolutionnaire venait de passer sur les colonies Anglo-Américaines ! La forêt avec ses murmures, le sol avec ses produits, le climat avec ses charmes, le pays avec ses richesses ne satisfaisaient plus ! L'on veut encore goûter une plus grande somme de liberté ! Pour développer davantage les ressources naturelles qui abondent, l'on sent qu'il ne faut plus d'entraves étrangères à son commerce, à ses industries, plus de frein à son activité, plus d'impôts à son négoce. Pour en arriver là, l'on s'insurge contre la mère patrie. Le colon américain s'arme pour conquérir les biens qu'il a rêvés en traversant les flots de l'Atlantique.

Pourtant l'Angleterre a su inculquer dans l'esprit de ses sujets un tel amour pour ses institutions, ses lois, ses coutumes que les Anglais, même en vivant loin de leur patrie, y restent généralement très attachés. Aussi beaucoup de colons virginiens avaient laissé leur cœur au pays natal. Fils dévoués à leur mère, ils veulent vivre de son souvenir, sous son protectorat, sous sa gouverne et sous ses lois. Quelle est la force qui retiendra l'enfant loin de celle qui lui a donné la vie ? A travers les bayonnettes ennemies

un fils courrait se jeter dans les bras de sa mère. Le parti loyaliste, persécuté par la faction révoltée, dépouillé de ses biens, jeté dans les cachots, se vit forcé de tout abandonner pour rester fidèle à la vieille Angleterre ; la république naissante ayant rompu violemment les liens de son allégeance envers elle. C'était mettre la loyauté de ces hommes à une très rude épreuve. — Il leur fallait tout sacrifier : biens, patrimoines, fortunes, demeures, souvenirs et espérances pour rester unis au vieux drapeau. Le sacrifice était immense : c'était la ruine. Le sentiment de la fidélité l'emporta dans ce duel entre l'intérêt et l'honneur. Parmi ces victimes volontaires de l'amour national et du dévouement à l'Angleterre se trouvent les ancêtres de Sir Charles Tupper.

Le sacrifice est rarement stérile ; tôt ou tard il trouve sa récompense. Aussi un bon nombre des descendants de ces expatriés volontaires joueront-ils un rôle important dans la nouvelle Patrie, qu'ils se sont choisis. Les uns sur l'arène politique ; les autres, sur les champs de bataille. Plusieurs de ces familles de réfugiés combattront au premier rang, donneront même leur vie pour le maintien de la suprématie anglaise en Amérique. Le sang étant le meilleur critère de l'amour. Le Général Isaac Brock, allié à la famille du Dr Tupper, sera de ce nombre. C'était en 1812. Sur le sommet de cet escarpement que forme la cataracte de Niagara, puis contournant un peu autour de l'extrémité Ouest du lac Ontario, constitue les hauteurs de Ste-Catherine et de Queenstown, se jouait un drame sanglant, c'était le 13 octobre ; le général américain Van Rensselaer, embarquait ses forces sur des bateaux plats et commençait bientôt l'attaque sur Queenstown. — Le Col. Dennis du 49^{ème} lui tint longtemps tête, mais son canon lui étant enlevé il se vit obligé de retraiter, après avoir souffert de grandes pertes. Brock, entendant la canonade de Niagara, s'élance avec ses aides de camp, le major Glegg et le Col. McDonnell, pour en connaître la cause : Voyant la situation désespérée, il se jette à bas de son cheval et prend le commandement d'une des compagnies du

49^e. Puis brandissant son sabre, il marche au double pas à l'ennemi. — Brock tombe pour ne plus se relever. A cette vue, ses soldats furieux se précipitent sur les américains, bien que ceux-ci fussent quatre fois supérieurs en nombre, les culbutent, les chassent des hauteurs, les obligent à se rendre à Sheaffe, qui prend le commandement après la chute de Brock, que la mort emportait ainsi à 42 ans — l'idole de ses troupes, et de toute la population de Toronto, dont il était alors le Gouverneur.

II

La Nouvelle-Ecosse

La Nouvelle-Ecosse, aujourd'hui l'une des provinces de la Puissance du Canada, est placée entre le Golfe St-Laurent, la Baie de Fundy, et l'Océan Atlantique, entre les 35 et 42^{ème} longitude et les 43 et 47^{ème} latitude N. du continent américain. Elle forme l'extrémité Est de la Confédération Canadienne. A l'époque de sa découverte par la France, au 16^e siècle, elle fit partie de la Nouvelle-France : sa grande fertilité lui avait fait donner le surnom d'Acadie. Là, s'étaient fixés définitivement, sur les bords de l'ancienne Baie française, autour de Port Royal, à Grand-Pré, à Beau-Bassin, au Bassin-des-Mines, après des luttes gigantesques, des combats héroïques, des descendants de la vieille France : leur seul souvenir évoque les plus sombres pages qu'ait encore enregistrées l'histoire !

A l'arrivée des Français en Acadie, les tribus Micmacs et Malécites, branches séparées de la grande famille Algonquienne, se partageaient le territoire. Elles furent bientôt ou détruites ou conquises : la civilisation tue la race rouge ! Longtemps auparavant, dès le neuvième siècle, des manuscrits, aussi bien que des traditions icelandaises, attestent que de hardis scandinaves s'étaient approchés, sur leurs barques grossières, des côtes de l'Islande ! Le norvégien Ingolf s'y était même fixé dès 864 ! Au commencement du dixième siècle, le pirate Eric, le Rouge, n'y pouvant trouver asile dut continuer sa route vers l'Ouest. Après avoir atteint

le Groenland, Eric y fonde une colonie, avec les gens amenés de l'île inhospitalière ; il s'y établit une royauté dont le souvenir fut bien vite effacé à travers les brumes de l'Atlante.

Lief, l'un de ses fils, apprenant que l'Islandais Biorne avait découvert d'autres terres, s'embarqua pour une expédition inconnue. Cet écumeur de mer longe bientôt, — porté par de bons vents, — le *Helluland*, — la terre aux rochers nus. — le Terre-neuve de nos jours. De là, s'avancant encore plus à l'occident il atteint, en peu de temps, les côtes du *Markland*, ou de la Nouvelle-Ecosse actuelle.

Près de cinq siècles s'étaient écoulés depuis les aventures du fils d'Eric, lorsqu'au cadran du temps avait sonné une nouvelle ère pour l'Amérique. Colomb, Cabot, Cartier, Roberval, Gilbert, La Roche, De Monts, Poutrincourt, Champlain, Latour et Charnisé y avaient ou découvert ou fondé des colonies relativement prospères.

Hélas ! la France de Louis XV ne comprit pas l'importance de ces établissements lointains. L'Angleterre, plus pratique, y avait jeté à profusion, et ses soldats et son or. Le sort lui fut favorable. Les Acadiens, bien que neutres et retirés sur leurs terres, portaient encore ombrage à leurs ennemis, longtemps après que la France les eut abandonnés !

Ceux-ci résolurent de fonder une ville qui rivaliserait avec Port Royal. Cornwallis venait en conséquence, en 1749, jeter dans le port de Chedabouctou, les bases de cet établissement nouveau, qu'il nomma Halifax, en l'honneur de Lord Halifax, son protecteur. Les émigrants anglais, favorisés de toutes manières, y affluèrent de toutes parts. Les bannis de la république voisine y viendront plus tard chercher asile et protection.

Lawrence succéda à Cornwallis comme gouverneur de la Nouvelle Colonie. C'est sous son règne que fut perpétré, en 1755, l'un des actes les plus odieux et les plus ignobles qu'aient encore vus les peuples civilisés : — la dispersion et le martyre du peuple Acadien ! Mais Dieu est juste : — Cent mille acadiens rassemblés aujourd'hui dans les Provinces Maritimes attestent à l'univers que

la force ne prime pas toujours impunément le droit ; que l'iniquité n'est pas la dernière expression de la justice humaine ; que les vaincus d'hier sont souvent les vainqueurs de demain.

III

Naissance du Dr Tupper — Son amour du travail — Il étudie la médecine — Réflexions sur cette étude.

Singulier retour des choses d'ici-bas ; moins d'un quart de siècle après ce lugubre événement qui ternit à jamais le blason anglais, la révolution américaine chassait à son tour, de son sein, les loyaux à l'Angleterre. Ceux-ci débarquèrent en 1783 sur la Baie de Fundy, en face de Navy Island, près de l'emplacement du vieux Fort Latour, — venant ainsi chercher un asile sur ces mêmes terres dont leurs frères et alliés avaient dépouillé la nation acadienne ! Ces immigrants se répandirent par tout le pays. Le comté de Cumberland en reçut sa quote-part. Parmi ceux-ci était l'aïeul paternel de Sir Charles. C'est à Amherst, en ce comté, que ce dernier naquit, le 2 juillet 1821.

L'on connaît peu son jeune âge. Sa mère n'était déjà plus quand il entra en politique ! Et la mère cache si souvent dans les replis de son cœur les traditions inoubliées par elle seule ce que furent les premières années de ses enfants. Craindrait-elle, en divulguant ses secrets, que son admiration ne serait trop partagée ? O saint égoïsme de la tendresse maternelle, trésors du cœur, pourquoi faut-il vous les enlever ? Non. Contentons-nous de dire que le jeune Tupper, après avoir suivi un brillant cours d'étude au collège Acadia, dans son pays natal, ou tout jeune encore il parvint, avec distinction, au grade de maître-ès-arts, allait remporter de nouvelles palmes à l'Université Médicale d'Edinburgh, en Ecosse. Il y reçut ses degrés de docteur en médecine ainsi qu'un diplôme de chirurgien du Collège Royal de cette ville. Tous ces honneurs sur une tête de vingt-deux ans !

Ceci démontre à l'évidence que Sir Charles, non seulement possédait déjà des talents remarquables, mais qu'il était aussi doué de ce

grand amour du travail qui ne l'a jamais quitté un seul instant. Il fut toujours un esprit vif, énergique, infatigable. Le travail n'est-il pas à l'homme ce que la rosée est à la fleur ? le soleil à la moisson ? le sel aux aliments ? Le plus beau génie sans travail ne projetterait qu'une lumière blafarde et sombre ; l'étincelle en serait absente. Le travail rend doux ce qui sans lui serait amer ; il chasse l'ennui, rassérène le cœur, vivifie l'âme, console dans la tristesse, ennoblit, élève et grandit : c'est la panacée universelle du monde. Loi de châtement et de récompense : le bonheur ou le malheur de l'homme en dépendent.

Le jeune maître-ès-arts, avait compris cette vérité d'expérience journalière. Sa famille, du reste, lui donnait l'exemple des vertus sociales. Son père, docteur en divinité, s'était acquis dès lors, comme pasteur de l'église Baptiste, non seulement une belle renommée, mais de plus une enviable réputation.

C'était un esprit réfléchi, sincère et droit.

Sous des dehors un peu austères, le Rév. M. Charles Tupper cachait un excellent cœur, une droiture d'âme et un dévouement inaltérable. Grand amant de la science, il en inculqua, de bonne heure, la passion dans le cœur de ses enfants. Il vécut à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans. Ainsi, il put contempler dans son orgueil légitime de père, les succès mérités de ses fils. Heureux celui qui peut cueillir, dans la joie d'une conscience honnête et le calme d'une vieillesse honorable, entouré du respect de tous, les fruits savoureux des bons exemples donnés aux siens !

La médecine est une science incertaine, difficile, ingrate : — Elle requiert de profondes études, des recherches constantes, un jugement sûr, un dévouement continuel, une activité journalière et un esprit de désintéressement dont assez peu d'hommes sont capables. Pour réussir en ce pays, le jeune médecin a besoin de prudence et d'études ; il doit posséder des qualités spéciales, des aptitudes particulières et une grande tendresse pour ceux qui placent en lui leur confiance. Il serait si cruel de négliger celui qui souffre ! Maître de la santé et souvent

de la vie de leurs malades, si par leur faute, les médecins sont cause de la mort du malheureux qui avait mis en eux toute leur confiance, ils endossent une responsabilité terrible devant leur conscience, devant la société et devant Dieu. Ce n'est qu'en tremblant que le jeune homme devrait pénétrer dans le vestibule du temple de la médecine ! qu'avec une sainte effroi qu'il devrait en approfondir les mystères ! Là, sont les sources rafraichissantes de la vie, et les fontaines empoisonnées de la mort ! Là, sont les secrets de la santé, — talismans de la vigueur et de la force, et les principes morbides, causes de la faiblesse et de l'alanguissement !

Là, les hommes vont demander à la matière inerte, les secret de guérir le corps humain, temple animé et vivant ! Anomalie qui semble étrange et que l'on ne sanctionne que par nécessité.

Il faut au médecin digne de ce nom, en outre de la science, la bonté, la délicatesse, la sympathie et la foi : Il remplace auprès du malade les soins de la sœur, et les tendresses de la mère. Le Dr Tupper se montra digne de sa noble profession.—Dès ses débuts, il conquiert un rang élevé dans la hiérarchie de la faculté. En assez peu de temps ses succès, dûs à ses études, à son activité et à son dévouement, lui avait acquis une nombreuse et lucrative clientèle. Ce sera l'une des causes de sa constante popularité politique dans son comté natal de Cumberland, qui depuis plus de vingt huit ans lui fut toujours fidèle, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Le Dr Tupper était hardi dans ses conceptions, prompt dans ses moyens, efficace dans ses opérations. Sa renommée le fit choisir comme président de l'association médicale du Canada, depuis sa fondation en 1867, jusqu'à 1870, époque à laquelle ses nouveaux devoirs l'obligèrent de refuser une nouvelle réélection.

Dans ses "*Réflexions sur la Révolution française*", le célèbre Burke ridiculise l'idée de confier à des hommes de profession les affaires politiques d'un pays ; leurs idées circonscrites et comme incrustées dans le cercle restreint de leur fonction, les rendant incapables de

s'occuper et d'embrasser tous les mouvements de la machine gouvernementale, dont l'Etat a besoin pour son fonctionnement parfait. Ce que Burke pense du médecin politique, Cormenin, dans son beau livre "*Des Orateurs*" le proclame de l'avocat politique. "L'avocat parle, dit-il, l'avocat guerroit, l'avocat règne, l'avocat gouverne, l'avocat fait tout ; mais aussi rien ne se fait. Rien ne se fait de ce qui serait à faire !" Ce trait n'a pas été à l'adresse de Sir Hector Langevin, chef des Canadiens français, à la Chambre des Communes du Canada et collègue de Sir Charles dans le gouvernement McDonald-Langevin. Car, Sir Hector se communique peu et agit beaucoup, promet beaucoup moins qu'il ne donne. Sa parole incisive et claire, va droit au but ; il est maître de sa pensée ; il n'exprime que ce qu'il veut dire ; il ne dit que ce qu'il veut exprimer ; et à l'encontre des avocats français de M. Cormenin, il travaille, il agit, il fait, il exécute.

Le Dr Tupper échappe aussi à la règle de fer de M. Burke. Par ses études variées, ses rares facultés de compréhension, sa mémoire heureuse, sa dialecte serrée, et son esprit lucide et vif, il s'élève bien vite au dessus du cercle de sa pratique professionnelle, du terre-à-terre des connaissances communes.

L'histoire du droit, la philosophie de l'histoire, les faits de l'économie politique, les devoirs sociaux, les obligations gouvernementales, les lois internationales, les aspirations et les besoins des peuples, semblent lui être familières ! Tout obstacle est un moyen ; toute difficulté facilite le but pour les natures énergiques. Les obstacles grandissent un homme capable de les écarter : Sir Charles n'en eut jamais peur. Il s'en créerait parfois pour avoir le plaisir de les détruire !

(A continuer.)

— 000 —

PENSÉE

Le patriotisme consiste à aider son pays de sa personne et de ses biens au-delà de ce que les lois prescrivent.

A. Gerin LAJOIE.

Bibliographie.

Notre-Dame du perpétuel secours, Vierge miraculeuse vénérée à Rome, dans l'église Saint-Alphonse, à Montréal dans l'église Notre-Dame et en beaucoup d'autres lieux : son histoire, archiconfrérie et exercices de piété en son honneur, par un Père Rédemptoriste, 80 édition, 1 vol. n-32 de 218 pages, reliure toile. Prix, 25 centins J. B. ROLLAND & Fils, éditeurs, rue St-Vincent, Montréal.

"Le Saint-Esprit au livre des Cantiques compare son épouse bien-aimée, la très sainte vierge Marie, à un mystérieux arsenal où le chrétien, à chaque instant et sans jamais l'épuiser, peut trouver toutes les armes dont il a besoin dans le combat contre les ennemis du salut : "Mille boucliers, dit-il, y sont suspendus et toute l'armure des vaillants.

"Il est donc profondément juste ce nom béni de *Notre Dame du Perpétuel Secours* que s'est elle-même donné notre illustre Madone, car il fait comprendre à lui seul, mieux que tous les autres, les immenses avantages qu'assure au chrétien la continue invocation de son nom."

Ces quelques lignes extraites de l'introduction de cet ouvrage donneront à nos lecteurs une idée de l'édification que sa lecture peut produire. C'est donc pour les familles et les communautés un excellent livre, rien de plus captivant et de plus propre à augmenter la confiance à la sainte Vierge, que l'histoire du culte de *Notre-Dame du Perpétuel Secours* et des innombrables miracles dus à son intercession ; rien de plus profitable pour la piété chrétienne que les nombreux exercices de piété, la plupart indulgenciés, que ce volume contient. C'est le véritable *vade-mecum* de la dévotion à celle que l'on invoque sous le titre consolent de *Notre-Dame du Perpétuel Secours*.

The Biographer Illustrated — Revue biographique des hommes illustres de la présente époque. Premier numéro serial, mai 1883. Publier à New-York par R. W. SHOPPELL, éditeur-proprétaire.

Nous avons reçu la livraison de mai du *Biographer Illustrated*, recueil de biographies qui nous paraissent très bien faites, publié à New-York par Robert W. Shoppell. Cette livraison à 64 pages. Le

prix en est de 25 cents. L'abonnement annuel est de \$3.00. C'est un travail d'une grande utilité pour ceux qui sont tenus par devoir de connaître les principales figures politiques, littéraires, artistiques ou autres de l'époque. Les portraits sont la reproduction exacte des dernières photographies.

Manuel d'Apiculture. par le notaire L. H. BELLEROSE, de Durham Sud. Prix 15 centins l'exemplaire.

Nous venons de recevoir le *Manuel d'Apiculture* du notaire L. H. Bellerose. Ce petit livre, de 40 pages, contient tout ce qu'il faut savoir pour cultiver avantageusement les abeilles.

L'Apiculture est une industrie qui ne demande qu'à être connue pour être exploitée. Elle ne demande ni capital, ni travail excessif, et peut rapporter de très grands profits. Ce livre arrive à point pour la faire connaître comme elle le mérite.

En vente chez tous les libraires de la province au prix de 15 cts l'exemplaire.

L'Amour du Cœur de Jésus ou le véritable Trésor de l'Âme, inspiré par des exemples à la jeunesse et aux familles chrétiennes.

Tel est le titre d'un petit manuel de dévotion au Sacré Cœur de Jésus, revêtu de l'Imprimatur de Mgr l'Archevêque de Québec. L'éditeur, M. Antoine Langlois, employé au *Courrier du Canada*, a voulu, en rééditant cet ouvrage, apporter son contingent de travail à la propagation d'une dévotion qui n'est pas encore assez connue. Et, comme il est dit dans la préface, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, bien qu'elle ait fait des progrès depuis bientôt deux siècles, n'est pourtant encore assez universellement répandue. Jusqu'ici elle semble n'avoir été que le privilège exclusif de quelques âmes d'élite, cependant Notre Seigneur a voulu en faire un remède universel.

Populariser cette dévotion, la faire généralement comprendre,

aimer, pratiquer, tel est le but de ce petit livre. Il est divisé en cinq parties, comprenant chacune plusieurs chapitres; le tout est condensé dans une brochure de 120 pages, in-12. L'ouvrage sort des ateliers typographiques de M. Léger Brousseau, et on peut se le procurer chez tous les libraires, moyennant le prix de 25 Cents.

Légendes de Saint-Joseph. patron de l'Église Universelle, 1 vol. in-12 bro. 30 centins franco par la poste. Montréal, J. B. Rolland & Fils, libraires-éditeurs, 12 et 14 rue Saint-Vincent.

Ce volume, dédié à tous les vrais serviteurs de Saint-Joseph, se compose de 32 légendes et un appendice qui contient des traits inédits de la puissance et de la bonté de Saint-Joseph.

Les âmes pieuses, les familles chrétiennes et les communautés religieuses seront heureuses de trouver dans les légendes de Saint-Joseph un livre qui aidera à faire connaître et à propager partout le culte de Saint-Joseph que Sa Sainteté Pie IX a proclamé patron de l'Église Universelle.

— 000 —

Les Savoyardes.—Un tout frais volume de M. Charles Buet. Librairie Palmé, Paris. Un volume de 336 pages. Prix 75 centins.

Le livre de M. Buet est un recueil de charmants récits, de belles chroniques, de poétiques légendes qui seront avidement lus le soir, à la veillée, au sein de la famille, pendant que les ménagères filent au rouet, que l'aieule tricote, et que les hommes exhumant à qui mieux mieux la vénérable poussière du tabac canadien.

Le volume se termine par des pièces détachées et écrites avec le même charme captivant, avec les mêmes effets de haute et entraînant moralité.

S'adresser à l'administration de l'*Album des Familles* pour se procurer cet ouvrage.

— 000 —

Reproductions.

LETTRE

DI

TRÈS RÉVÉREND CHARLES-OLIVIER CARON, VICAIRE-GÉNÉRAL ET ADMINISTRATEUR DU DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Au Clergé et aux Fidèles du Diocèse des Trois-Rivières.

Mes Vénérés Confrères et mes Chers Frères.

Avant de se mettre en route pour son long et pénible voyage, Sa Grandeur notre Digne Evêque m'avait chargé d'annoncer au Clergé et aux Fidèles du diocèse son départ inattendu pour la Ville Éternelle; cependant malgré mon profond respect pour ce désir et cette recommandation de notre premier pasteur, il m'a été presque impossible d'y faire droit avant ce jour, à cause de la multiplicité des détails dont il m'a fallu m'occuper sans délai. Je viens aujourd'hui, bien qu'un peu tard, m'acquitter de ce devoir.

C'est mercredi, le deuxième jour de ce mois, et pour la cinquième fois depuis douze ans, malgré les pénibles inconvénients dus aux infirmités contractées autrefois dans ses travaux apostoliques, au milieu des tribus sauvages du Nord-Ouest, malgré l'affaiblissement considérable de ses forces, comme l'indiquent évidemment ses membres amaigris et ses cheveux blancs, malgré enfin l'état peu rassurant d'une santé débile et chancelante, que Mgr L. F. Lafleche quittait sa ville épiscopale pour s'acheminer courageusement vers la cité des Papes, dans l'intérêt de son diocèse.

Désirant éviter les manifestations publiques, qui se seraient inévitablement produites à l'occasion de son départ, s'il eût été annoncé, Monseigneur a voulu partir sans éclat et sans bruit par la voie du chemin de fer. Accompagnons de nos vœux et de nos prières le bon pasteur qui se dévoue pour son troupeau.

Durant le dernier entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Sa Grandeur, à l'Evêché, les paroles qu'elle m'a adressées m'ont profondément ému. Les voici en substance. Vous y verrez, dans cet épanchement intime, son âme et son cœur de pasteur et de père. " Dans l'état de santé que m'ont fait mon âge et mes travaux, me disait-il, je redoute les implacables rigueurs de la mer et les autres fatigues d'un si pénible voyage ; mais je me dois avant tout à mes ouailles... Les intérêts de mon diocèse m'appellent à Rome, je veux m'y rendre. J'irai déposer ma prière aux pieds du Souverain Pontife, le père de la grande famille chrétienne. Si mes paroles sont accueillies favorablement, ce sera la consolation de ma vieillesse : si au contraire le Vicaire de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, les rejette et décide autrement, ses arrêts seront, comme toujours, considérés par nous et nos fidèles diocésains, comme l'expression de la volonté de Dieu à notre égard dans les circonstances qui nous entourent, et reçues avec un respect et une soumission filiale. Car si ces paroles tombées des lèvres de J.-C. : *Qui vous écoute m'écoute*, sont vraies à l'égard des autres pasteurs, elles le sont surtout à l'égard du chef Suprême des pasteurs. Alors et toujours il me restera du moins le témoignage de ma conscience d'évêque que je n'aurai omis aucun dévouement pour sauvegarder et défendre ce que j'ai regardé de bonne foi comme les droits et les intérêts de mon diocèse.

Mais, comme c'est de Dieu que dépend tout succès, je recommande instamment mon voyage et tout ce qui en fait l'objet, ma personne ainsi que les prêtres qui viennent partager mes fatigues et mes travaux, aux ferventes prières du clergé, des communautés religieuses et des fidèles diocésains.

" A tous, mes souvenirs et prières au saint autel et ma bénédiction de pasteur."

Quel parfum de piété franche et serene dans la noble simplicité de ces paroles, Mes très chers Frères !

Quelle élévation, quelle grandeur dans ce dévouement du pasteur pour son troupeau ! Quelle beauté, quelle noblesse dans cette soumission calme et entière ! Il faut avoir été formé à l'école du crucifix et y avoir puisé l'esprit du divin crucifié pour traduire si fidèlement dans sa conduite et ses œuvres sa céleste doctrine. Nous avons là M. C. F. le beau spectacle de la vraie vertu aux prises avec l'épreuve ; c'est un livre ouvert pour nous, c'est un enseignement magistral pour tous.

C'est la veille de son départ, que Monseigneur signait les lettres officielles qui me constituent administrateur du diocèse.

Je n'ajouterai rien aux prières déjà prescrite par une récente circulaire, la piété connue des fidèles m'est une sûre garantie que de nombreuses et ferventes prières s'élèveront vers le ciel tous les jours et dans toutes les familles, selon les intentions de notre vénéré Evêque.

De même je ne prescris aucune collecte pour subvenir aux dépenses nécessaires d'un si long voyage ; je connais assez les dispositions bienveillantes d'un grand nombre, pour laisser chacun aux inspirations de son cœur.

MM. les curés voudront bien recevoir les offrandes volontaires et les transmettre au procureur de l'Evêché.

Sera la présente lettre lue aux prônes de la messe paroissiale, et en chapitre dans les communautés religieuses. le premier dimanche après sa réception.

Donné aux Trois-Rivières, le 12 mai 1883.

CHS OUL. CARON, V.-G.

Adm. du diocèse.

L'œuvre de la propagation de la foi en 1882

Nous lisons dans les *Missions catholiques* :

L'année dernière, les recettes de l'Œuvre avaient été grossies par les aumônes exceptionnelles du jubilé. Cette ressource transitoire nous manquant cette année, nous devons nous attendre à une diminution. La différence cependant n'est pas aussi

considérable que nous pouvions le craindre.

En 1881 le total des recettes avait été de fr. 6,906 058 19

En 1882 nous avons recueilli 6,414 438 80

Ce chiffre est donc inférieur de 491,619 39 au précédent.

Il est évident, toutefois, que ce n'est point la comparaison entre ces deux années consécutives qui peut nous éclairer sur la marche de l'Œuvre. Nous trouverons une meilleure base d'appréciation, en mettant en regard les recettes de 1882 et celles de 1880, et nous verrons alors les premières dépasser celles-ci d'une manière notable.

Nous avons reçu en 1882 fr. 6,414 438 80

— en 1880 6,020 039 66

Ce qui constitue au profit

du dernier exercice un excédant de 394,399 14

Dans les circonstances actuelles, alors que dans toutes les contrées qui contribuent à notre œuvre, la charité des catholiques se trouve en présence de besoins nouveaux et pressants, nous devons remercier la Providence qui a inspiré à nos bienfaiteurs une telle générosité.

Cette heureuse augmentation était, du reste, bien nécessaire. Il semble, en effet, que les temps approchent où les peuples assis encore dans les ténèbres doivent entendre la bonne nouvelle. En Afrique, en Océanie, dans les archipels lointains de l'Océan Pacifique, les ouvriers apostoliques vont, au péril de leur vie, former des chrétientés et annoncer en pleine barbarie la doctrine civilisatrice de l'Evangile. Ajoutons que jamais peut-être le nombre des sujets n'a été aussi considérable, soit au séminaire des Missions Étrangères, soit dans toutes les maisons religieuses qui se destinent à l'apostolat.

Que nos bienfaiteurs redoublent donc de zèle et de générosité. Seconder par l'aumône les efforts des missionnaires, c'est se faire, selon la parole de St-Paul, les auxiliaires de Dieu ; c'est travailler aussi dans notre intérêt. Qui sait, en effet, si l'œuvre de la Propagation de la Foi ne doit pas, dans un dessein de miséricorde, contribuer à payer la rançon des pays de notre Europe où cette foi elle-même semble près de défailir !

[Pour l'Album des Familles]

Nouveau Monastère DE RELIGIEUSES URSULINES.

Quelques dames de Québec ont eu l'heureuse pensée d'inviter toutes les anciennes élèves du monastère, fondé par la Vénérable Marie de l'Incarnation, à contribuer à la fondation d'un nouveau monastère d'Ursulines à Stanstead, dans le diocèse de Sherbrooke. De très belles lettres ont été échangées à ce sujet, entre des dames de Québec, élèves du "vieux monastère," et la révérende Mère Supérieure de l'institution.

Par une circulaire signée "Quelques anciennes élèves," toutes les dames qui ont reçu leur éducation chez les Ursulines de Québec sont invitées à contribuer à cette œuvre, qui a reçu l'approbation de Leurs Grandeurs Mgr l'Archevêque de Québec et Mgr l'Evêque de Sherbrooke, et à laquelle sont attachés des avantages spirituels, pour les vivants et pour les défunts. Toute personne quelconque peut s'unir aux "anciennes élèves" et participer à ces avantages.

Les registres de la communauté de Québec et de celle de Stanstead conserveront, pour les transmettre à la postérité, les noms des bienfaiteurs du nouveau monastère. Plusieurs dames ont déjà fait parvenir leurs contributions, et plusieurs offrandes ont aussi été envoyées pour des personnes défuntes.

La densité des contributions a engagé les dames religieuses à établir une classification selon le chiffre de chaque contribution.

Bienfaitrices.....	\$ 1.00
Bienfaitrices insignes..	\$ 5.00
Fondatrices.....	\$25.00

Madame la Supérieure a reçu, à l'occasion de cette fondation de Stanstead, des lettres pleines de respect, d'affection et des plus nobles sentiments, venant d'anciennes élèves de la communauté.

Bulletin Religieux.

FLEURS DE JUIN.

LE SACRÉ-CŒUR DE JESUS.

L'Eglise et la société n'ont d'espérance que dans le Cœur de Jésus : c'est Lui qui guérira tous les maux.

PIE IX.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus fait de grands progrès en ce pays, et les livres qui traitent de cette dévotion sont nombreux, et tous se recommandent à la piété des fidèles.

M. l'abbé Giély, de Valence, que les lecteurs de l'*Album des Familles* connaissent suffisamment par les œuvres poétiques et musicales que nous avons publiées de ce savant auteur, fait précéder ses chants d'amour, de reconnaissance et de dévouement au Sacré Cœur de Jésus par ces lignes édifiantes :

"Nous offrons au Sacré Cœur de Jésus et à ses enfants ces *Fleurs de Juin*, pour compléter notre "AMOUR AU SACRÉ CŒUR," dont les chants sont bien connus. Elles seront, dans leur humble parure, la nouvelle preuve de notre ardent désir de contribuer encore dans la mesure de notre faiblesse, à la glorification de ce Cœur adorable dont le culte toujours grandissant est, comme le culte de Marie et de Saint Joseph, un des signes consolateurs de notre temps.

"Nous avons essayé de traduire de nouveau, dans le double et charmant langage de la poésie et de la musique, les sentiments d'une âme pieuse. On le sait : nous aimons dans les chants sacrés l'ampleur, l'élan, la vie, avec la dignité et le respect de toutes les convenances et de toutes les règles de l'art. Daigne le divin Cœur, qui est la source inépuisable de toute vie et de toute beauté surnaturelle, bénir encore ces humbles efforts du dernier de ses enfants !"

Sous le titre de *Douleur et Réparation*, l'auteur écrit :

I

O Cœur brisé par les outrages
De tant de cœurs,
Reçois nos plus tendres hommages
Pour les pécheurs.
Oh ! pour expier tant de crimes,
De chaque jour,
Mon Dieu, choisis-toi des victimes
De ton amour.

II

Combien d'âmes à ta lumière
Ferment les yeux,
Et, pour les néants de la terre,
Laissent les cieus !
Que de cœurs souillent ton image,
Par leurs forfaits,
Ne répondant que par l'outrage
A tes bienfaits !

III

Que de cœurs égarés dans l'ombre,
Sourds à ta voix,
De leurs iniquités sans nombre
Portent le poids !
Quand voudront ils de l'esclavage
Briser les fers,
Et secouer le joug sauvage
Des noirs enfers ?

IV

Oh ! dans leurs écarts lamentables,
Dieu du pardon,
Ne laisse pas les cœurs coupables
Dans l'abandon !
Ecoute nos voix gémissantes,
O bon Pasteur,
Ramène les brebis errantes
Sur ton doux Cœur !

De son côté, M. Pradier, collaborateur à l'*Album des Familles*, déjà avantageusement connu de nos lecteurs par ses productions pleines de grâces, et qui sont les fruits délicieux d'un beau talent, nous transmet les lignes qui suivent, ayant la douce espérance que la dévotion au Sacré Cœur finira par atteindre toutes les classes de la société.

Il fait précéder son hymne sacrée de l'invocation pieuse qui suit, qui est tout à la fois un acte de consécration et d'amende honorable au Roi du ciel et de la terre.

PRIÈRE.

“O Sacré Cœur de Jésus, divin Sauveur de tous les hommes, je baise en esprit les traces des pas que vous avez faits dans la voie douloureuse, afin d'obtenir pardon et miséricorde, et faites que ma vie toute entière ne soit qu'une préparation à la mort, pour mériter d'entendre un jour de votre bouche ces consolantes paroles : *Venez, les bénis de mon père, venez posséder le royaume qui vous est préparé.*”
(St MATH. XXV., v. 34.)

[Pour l'Album des Familles.]

Hæc est mihi. (A. A. P.) *

Au Sacré Cœur de Jésus.

Divin Cœur de Jésus, tu veux donc me charmer !
Par conséquent je dois t'aimer et t'adorer.....
Et dans mes durs instants de cuisante tristesse,
Prodigue-moi toujours tes charmes, ta tendresse.
Ainsi, fais que mon cœur dans mes moments d'ennui
Ne désire que toi pour parler avec lui....
Tu sais bien qu'ici-bas, sur cette aride terre,
On n'éprouve jamais qu'inquiétude et misère :
Qu'il n'est aucun bonheur durable et permanent,
Pour rendre notre sort fort heureux et constant.
Alors donc, puisque rien auprès de lui m'attire,
Sois mon consolateur, car vers toi je soupire :
Tu seras désormais mon soutien et mon père ;
Je serais ton enfant. Ecoute ma prière !
Oui, jette tes regards sur moi qui suis ton fils !
Et place dans mon cœur la pureté du lis.
C'est là tout mon désir de ressembler aux anges,
Pour plaire à mon Seigneur en chantant ses louanges.
En effet, n'est-ce pas ce qui fait le bonheur !
De parler à cœur-joie à son divin Sauveur ?

ALBERT ALPHONSE PRADIER.

—ooo—

Le Travail.

Tout homme est né pour le travail, c'est la loi de Dieu ; le paresseux qui ne veut rien faire est un fardeau pour la société, et Dieu ne le bénit pas. *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, a dit un sage. Cette pensée doit se graver dans le cœur de chaque homme. Le travail bien compris n'est pas une peine, c'est un délassement nécessaire à la santé du corps et de l'esprit. Qu'y a-t-il de plus ennuyeux, de plus importun que l'homme oisif ? Il s'ennuie, il fatigue les autres ; les heures pour lui sont trop longues, la chaleur du jour trop difficile à supporter, le froid trop rigoureux. Ces hommes sont la plaie des sociétés.

Travaillez enfants, si vous voulez être heureux, si vous voulez qu'on vous estime ; allez au travail le cœur gai, contents ; priez Dieu de le bénir ; songez à votre besogne et ne craignez jamais d'en trop faire.

* Droit réservé à l'auteur.

Tribune Patriotique

FÊTE NATIONALE

DES

CANADIENS-FRANCAIS.

Si la poésie est née de l'enthousiasme, on peut dire également que le patriotisme du peuple sait parfois créer des coutumes populaires qui grandissent et se transmettent d'âge en âge. Telle a été l'origine de la St-Jean-Baptiste, en Canada, que nos aïeux, les premiers colons de la Nouvelle-France, avaient inauguré par des feux de réjouissance et fêtes à l'église, où le gouverneur et autres dignitaires figuraient à la tête du peuple.

La religion, comme toujours, venait imprimer son cachet religieux, en mettant dans la bouche de ses ministres, comme en 1646, ces paroles sublimes de l'hymne : *Ut queant laxis*, que le peuple répétait en chœur.

Ainsi, l'on voit que depuis l'origine de la colonie nous avons eu notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste.

Il y a quarante ans, nous imprimions dans l'*Artisan*, le gracieux chant national de M. F. R. ANGERS, *Noble Patron ! dont on chôme la fête*, et quelque temps plus tard, la patriotique inspiration de M. F. M. DÉROME, *Dans un Banquet patriotique*, lesquels chants furent gracieusement interprétés dans une des célébrations de la fête nationale, à Québec.

Ces deux compositions poétiques nous viennent de deux fervents patriotes, que le talent musical d'un autre génie de la même époque, M. Charles Sauvageau, a su mettre en relief par de sublimes élans dans l'expression lyrique de ces chants d'amour de la patrie.

C'est sous l'inspiration de leur charme et de leur à propos, à l'ap-

proche de la la fête nationale, que nous croyons devoir les rappeler à la mémoire de nos lecteurs, sachant que ces vers charmants ne sauraient être trop réimprimés.

CHANT CANADIEN

Paroles de M. F. R. ANGERS.—Musique de M. Charles SAUVAGEAU.

I

Noble Patron, dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, t'adoptant pour Patron ;
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

II

Par toi conduits au Canada sauvage
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage,
Par eux conquis, et par nous conservé :
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien retrouvant son Patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

III

Aux jours d'épreuves où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lassée,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir :
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son Patron !
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

CHANT NATIONAL

Paroles de M. F. M. DÉROME.—Musique de M. Charles SAUVAGEAU.

(Chanté au Banquet du 24 juin 1844.)

I

Dans ce banquet patriotique,
Unis sous le même drapeau,
A la fraternité civique,
Dédions un refrain nouveau :

Refrain.

Saint-Jean-Baptiste nous protège,
Il nous entend de l'immortel séjour,
Sous sa bannière un peuple est son cortège,
Chantons ! sa fête est notre jour !

II

Peu fier des pompes souveraines,
Qui frappent ses yeux éblouis,
Le peuple, sans parures vaines,
Ne chôme que pour son pays.
Saint-Jean-Baptiste, etc.

III

Au bord natal, celui qu'il aime,
Il veut vivre et finir ses jours.
Il cessera d'être lui-même
S'il ne devait l'aimer toujours
Saint-Jean-Baptiste, etc.

IV

Quand sur lui, muette victime,
L'oppresser impose sa main,
Il attend contre qui l'opprime
La justice du lendemain.
Saint-Jean-Baptiste, etc.

V

De ses maux pendant la mémoire,
Il doit en essayant ses pleurs,
Unir ses souvenirs de gloire.
A l'attente des jours meilleurs.
Saint-Jean-Baptiste, etc.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A WINDSOR

Nos nombreux compatriotes établis à Windsor, province d'Ontario, s'organisent pour célébrer d'une manière grandiose, cette année, leur fête nationale.

M. le Dr Charles Casgrain, président de la société Saint-Jean-Baptiste de cette importante petite ville, a lancé l'invitation générale qui suit à ses compatriotes des sociétés sœurs du Canada et des Etats-Unis.

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
D'ESSEX, ONTARIO.

Windsor, le 7 mai 1883.

Monsieur,

Nous préparons une grande convention nationale à Windsor, pour le 25 juin prochain (le 24 étant dimanche) à l'occasion de la fête de notre patron. Tous les Canadiens de la Confédération y sont conviés, et tous s'y rendront avec empressement, nous aimons à le croire.

La manifestation aura un éclat imposant par la présence de tous les hommes éminents et de toutes les notabilités de la grande famille canadienne.

Donnez toute la publicité possible à cette fête nationale, qui se prépare sous les plus heureux auspices. Amenez nous avec vous autant d'amis, de connaissances, qu'il vous sera possible, vous serez les bienvenus.

Veillez agréer mes hommages respectueux, et l'assurance de mes meilleurs sentiments.

CHS. CASGRAIN, M. D.

De son côté, M. H. Girardot publie le programme de la fête qui suit :

PROGRAMME

De la grande Convention qui se tiendra à Windsor, le 25 Juin prochain.

- 1o Messe solennelle à neuf heures du matin : chant et musique. Prédicateur français.
- 2o Immédiatement après la messe, grande procession dans la ville avec bannières, insignes diverses, fanfares, chars allégoriques.
- 3o Au retour de la procession, lunch servi par les Dames sur la grande place de l'église paroissiale.
- 4o A 2 heures P. M., discours successifs par les différents orateurs désignés à l'avance, ensuite résolutions à proposer par les différentes sociétés réunies.
- 5o A 5 heures P. M., promenade sur plusieurs bateaux à vapeur pour faire admirer les beautés de la magnifique rivière de Détroit.
- 6o Dans la soirée, vers les 9 heures, grand banquet où seront admis les convives munis d'une carte qui se vendra par le comité d'organisation.

HTE GIRARDOT.

Ajoutons, pour terminer, que Son Honneur le lieutenant-gouverneur Robitaille, Sir Hector Langevin et l'honorable M. Caron, ont accepté l'invitation qui leur a été faite d'y adresser la parole. Le grand discours de circonstance, toutefois, sera prononcé par notre concitoyen M. T. Chas-Casgrain, fils du docteur Chas Casgrain, de Windsor.

PENSÉES.

Le frisson patriotique court dans toutes les âmes !

P.-J. O. CHAUVÉAU.

La Patrie ! second mot de notre devise, second cri de notre cœur ! Après Dieu, la Patrie ; après notre religion, notre foyer ; après l'amour de l'Être suprême, l'amour de nos enfants, de nos pères, de nos concitoyens..... l'amour de la patrie ne se manifeste pas par des cris déréglés, mais par des actes de loyauté, de vertu civique, etc.

N.-Monde, 19 janv. 1865.

Histoire.

[Pour l'Album des Familles.]

Le Château Vaudreuil

MONTREAL.

Notes historiques par M. Huguet Latour, Montréal

Le Château Vaudreuil a été bâti en 1723, comme il appert par l'inscription trouvée le 15 mai 1806, sous la première pierre de l'angle sud-est.

Le Château occupait alors ce qu'on appelle maintenant la Place, aujourd'hui connue par le nom de la Place Jacques-Cartier, emprunté au nom de Jacques Cartier, navigateur de Saint-Malo, qui a exploré le Canada, sous les auspices de François I^{er}, à trois époques différentes depuis 1534 à 1542.

Ce terrain avait été primitivement concédé par M. Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve, premier gouverneur de Montréal, partie au Sieur André Demers dit Chédeville, le 20 août 1655, et partie (environ un arpent sur la rue Notre-Dame et un demi arpent sur la rue St-Charles) à Paul Benoit dit Livernois, en 1654. Ce dernier a cédé, en 1659, son terrain à Jacques Malhiot, qui l'a revendu, en 1660, à Jacques Testard de la Forest. Retiré la même année par le seigneur, il fut concédé de nouveau, le 10 décembre 1660, à M. Charles d'Ailleboust, Sieur des Musseaux.

M. le Marquis de Vaudreuil a acquis, vers 1721, pour construire son hôtel, les terrains ci-dessus ainsi que d'autres emplacements voisins, des RR. PP. Jésuites, de M. Duluth, de Mlle Daneau de Muy, etc..

II

Le 12 avril 1763, le Château Vaudreuil ou Hôtel de Vaudreuil, sous lequel nom il est désigné à l'acte de vente, a été vendu devant M. Moïette, notaire à Paris, par "haut et puissant Seigneur, Marquis de Vaudreuil, grand croix de l'ordre royal militaire de Saint Louis, et haute et puissante dame Jeanne Charlotte Fleury, son épouse, demeurant alors à Paris, en leur hôtel, rue les deux Boules, proche Saint-Germain-Lauxerrois, à Messire Michel Chartier, chevalier et seigneur de Lotbinière, demeurant ordinairement en la ville de Québec, en Canada, étant de présent à Paris, logé à l'hôtel Bourgogne, rue des petits champs, proche Saint-Eustache."

Le 31 mars 1769, M. de Vaudreuil nomma M. Deschambault son procureur pour retirer les rentes, etc., de M. de Lotbinière.

Le 12 septembre 1771, M. de Lotbinière a vendu le Château Vaudreuil à M Joseph Fleury Deschambault de la Gorgendière, moyennant la somme de 18,500 chelins, cours de cette province, équivalant à 17,593 livres de France.

Le 26 juillet 1773, M. Deschambault l'a revendu, pour la même somme, à MM. les marguilliers de la paroisse Notre-Dame, pour y établir un collège.

Le 1er octobre 1773, le collège, fondé vers 1667, dans le presbytère de la Longue-Pointe, par M. J. B. Curatteau de la Blaiserie, Prêtre de Saint-Sulpice, fut installé dans le Château Vaudreuil sous le nom de Collège de St-Raphaël, et y demeura jusqu'au 6 juin 1803, auquel jour il fut réduit en cendres.

Le 14 décembre 1803, le terrain du Château Vaudreuil (avec la ruine du collège et ses dépendances) fut vendu par les marguilliers de Notre-Dame à MM. J. B. Durocher et Joseph Périnault, tous deux négociants, moyennant 3,000 guinées.

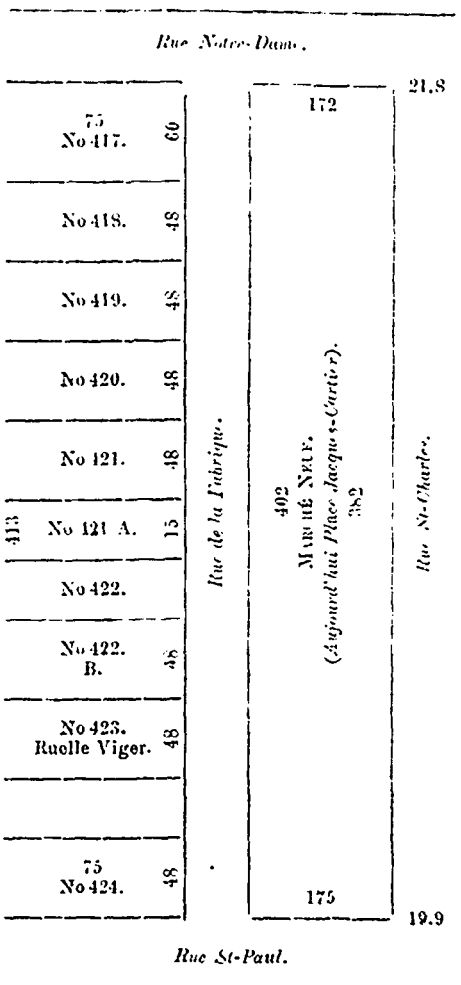
Le collège fut rebâtie, en 1804, aux frais du séminaire St-Sulpice sur la rue du collège, et fut ouvert le 20 octobre 1806, sous le nom de Collège ou Petit Séminaire de Montréal.

Voici l'inscription trouvée en 1806, comme il a été dit ci-dessus.

CEtte Pierre
a été posée par Dame Louise-Élisabeth Jonabere,
femme de haut et puissant seigneur
PHILIPPE DE RIGAUD
Chevalier, Marquis de Vaudreuil,
Grand Croix de l'Ordre Militaire de St-Louis,
Gouverneur,
et lieutenant-général pour le roy, de toute la
Nouvelle-France Septentrionale
en 1723, le 15 mai,
Sept maison appartient à Monsieur le
Marquis de Vaudreuil.

III

Voici le plan des terrains possédés, ou adjacents à l'Hôtel de Vaudreuil, du 17 juillet 1726, tel que vendu en 1721, avec une addition de 15 pieds ou plus depuis la rue St-Charles jusqu'aux représentants Duluth (M. le Marquis de Vaudreuil), à prendre à la rue St-Paul jusqu'à l'eau, etc. Plus une étendue concédée par les Jésuites sur la rue St-Charles, au-dessus des terrains acquis de MM. Duluth et D'Ailleboust.



Durant le mois de décembre 1803, MM. Durocher et Périnault ont divisé le terrain ci-dessus, ainsi que celui qu'ils avaient acheté du séminaire St-Sulpice, comme suit :

1o Ils ont laissé pour l'usage public une place nommée *marché neuf*, large de 172 pieds français, sur la rue Notre-Dame, et de 175 pieds sur la rue St-Paul ; sans comprendre la rue St-Charles qui terminait ce marché au nord-est, et celle de la Fabrique qui la terminait au sud-ouest. La dite place s'étendant en longueur depuis la rue Notre-Dame jusqu'à celle de St-Paul, ce qui donnait pour longueur moyenne 382 pieds environ.

2o Ils ont réservé le reste des terrains qu'ils avaient acquis de la fabrique et du séminaire, situés au sud-ouest du marché neuf et de la rue de la Fabrique et l'ont distribué en huit emplacements qu'ils ont vendus aux personnes suivantes, savoir :

- No. 417 (26 déc. 1803) 75-60 p. J David Ross, avocat
- 418 (27 déc. 1803) 48-75 à Joseph Roy.
- 419 (26 déc. 1803) Ls Charland, Insp des ch.
- 420 (26 déc. 1803) J. B. Hérigaud, M. D.
- 421 (27 déc. 1803) Philippo Belin.
- 422 (27 déc. 1803) Philippo Belin.
- 423 (26 déc. 1803) Basile Proulx.
- 424 (26 déc. 1803) Mad Vve Gabriel Cotté.

M. A. C. de Léry Macdonald, qui a eu la bienveillance de nous procurer le modèle du plan du chateau Vaudreuil, est l'arrière petit fils du marquis de Lotbinière, et M. J. B. Durocher, un des acquéreurs du chateau, après l'incendie du collège, était le bisaïeul de l'épouse de M. Huguet-Latour, auteur de ces notes.

IV

Avec la bienveillante permission de M. A. C. de Léry Macdonald, nous donnons plus bas des extraits de lettres adressées de Paris à M. de Lotbinière, à Montréal, pour lui annoncer la mort de M. le marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur de Montréal et celle de l'épouse de son frère, M. Rigaud de Vaudreuil.

Lettre de M. le Chevalier Marquis de Vaudreuil.

Paris, 31 mai 1775.

P. S.—J'apprends dans ce moment que Madame de Rigaud, qui était partie au mois de Novembre dernier pour conduire sa nièce, Mad. la vicomtesse de Choisenil, sa nièce, à St-Domingue,

y était décédée dans le mois de février dernier.

2e lettre du même.

Paris, 31 mars 1776.

“..... Vous aurez sans doute appris, mon cher de Lotbinière, la mort de Madame de Rigaud (1), arrivée au mois de février 1775, à St Domingue où elle était allée pour l'arrangement de ses affaires ; mon frère de Rigaud depuis ce triste événement est chez moi, nous comptons passer ensemble le reste de nos jours.”

Lettre de M. Rigaud de Vaudreuil.

A Collier, près St-Dié, sur Loire,
2 mars 1779.

“.....C'est avec une véritable douleur que je vous annonce la perte que j'ay faite de mon frère, le 4 août dernier. Dieu l'a attiré à luy, et comme il a fait une bonne fin, j'ose espérer que Dieu luy aura fait miséricorde. “ Je vous remercie, mon cher de Lotbinière, des nouvelles dont vous me faites part ; veuillez, je vous prie continuer, car le Canada me touche infiniment.”

Lettre de Mlle d'Ailleboust.

A Collier, près St-Dié, sur Loire,
2 mars 1779.

“ C'est avec une vive douleur et amertume dans le cœur que j'ay l'honneur, monsieur, de vous annoncer la mort de M. le marquis de Vaudreuil, arrivée le 4 août dernier ; cette perte m'est d'autant plus sensible qu'en le perdant, je puis dire avoir perdu mon second père, puisque tant il a vécu, il n'a cessé d'avoir des bontés pour moi ; et en mourant il y a mis le comble en me faisant son légataire universel.”

M. le marquis de Vaudreuil, Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur français en Canada, né à Québec le 22 novembre 1698, avait épousé, le 2 mai 1708, Mlle Louise Fleury d'Eschambault, et est mort chevalier, à Paris, le 4 août 1778 (et non en 1764).

L. A. HUGUET-LATOURE.

(1) Madame de Rigaud (Mlle Marie Claire Francoise Guyot de la Mirande, veuve de M. Dominique Herard) avait épousé, à St-Domingue, le 12 juin 1732, M. Joseph Hyacinthe de Vaudreuil, 1^{er} plus jeune des garçons de M. Philippe de Rigaud (xiv^e gouverneur), chevalier, seigneur de Vaudreuil, commandant des troupes du Roy, gouverneur de toute la Nouvelle-France, inhumé le 13 octobre 1725 dans l'église des Récollets, à Québec, et de dame Louise Elizabeth de Joybert, fille de M. Pierre de Joybert, seigneur de Marçon et de Soulanges, commandant en Acadie, et de dame Marie-Françoise Chartier de Lotbinière.

Mélanges.

LA JEUNESSE.

ELLE DOIT ÊTRE L'ESPOIR DE LA PATRIE.

I

C'est elle qui a toutes nos sollicitudes au milieu de nos patriotiques angoisses, c'est pour elle que nous voulons la France grande et prospère et que ne pouvant la faire forte, nous l'avons faite libre.

Pendant que les cieux sont pleins d'orages, nos regards inquiets suivent sur les flots tumultueux de l'océan politique, cette nef fragile qui, comme le berceau de Moïse, flotte en portant le monde nouveau.

Nous les chérissons tant ces petits qui sont la France de demain, nous tous qui avons conquis la triste couronne des ancêtres. Nous voudrions entasser autour de leurs jeunes fronts tant d'espoirs radieux, tant de tendresses passionnées et détourner de leurs pieds les cailloux du chemin, nous les voudrions si fiers, si vertueux, si français enfin !

II

Grandissez, chers petits citoyens, grandissez dans l'amour de votre mère la France. Aimez-la bien, cette patrie, cette vieille terre des aïeux, si grande en ses annales, si riante en ses espérances. La France n'a qu'un désir, c'est de couronner les souvenirs glorieux de notre histoire nationale par les conquêtes pacifiques des arts et des sciences, et de poursuivre à travers les âges cette grande œuvre de l'unité française à laquelle ont travaillé Saint-Louis, Henri IV et Louis XIV.

Grandissez, petits français, dans la vénération du passé, dans le respect des grandes destinées de la patrie.

III

On vous dira que notre nation volage et âpre au plaisir est une nation vieillie et usée. Vous ne le croirez pas.

Comme la mère des Gracques, la France pour toute réponse n'a qu'à montrer ses enfants.

Semblables aux Athéniens, si railleurs et si généreux, si légers et si héroïques, sachez bien que vous exercez au milieu du monde un rôle nécessaire et un charme irrésistible. On vous aime malgré et peut-être à cause de vos défauts qui se résument en un mot charmant — la jeunesse.

MALLAT.

OBSERVATION.—Il est inutile de constater, ici, que M. MALLAT, dans son appréciation sur la France, n'a pas voulu parler du tout de Paris, ni même mêler les noms des gouvernants actuels avec la jeune génération qui, il faut l'espérer, saura rendre de nouveau la France prospère et glorieuse, après que la foudre divine aura pulvérisé ceux qui règnent actuellement pour leur propre malheur ; et ce qui ne saurait tarder d'arriver, sans pour cela être prophète.

—000—

L'Amour des Mères.

Sur le berceau d'un enfant veillent deux anges ; la force d'un père, l'amour d'une mère. Le dernier est le seul qui garde toute sa puissance jusqu'à la fin, il sait arrêter le débordement des passions, il garde pour lui le chagrin en répandant le bonheur sur ceux qui l'entourent.

Le cœur de la femme est un abîme qu'aucune affection humaine ne peut ni combler, ni épuiser. Dieu a donné à cette créature si faible la force d'accomplir les sacrifices les plus héroïques. C'est par elle que s'entretient dans la famille, et dans la société, la tendresse, la compassion, l'amour à tous ses degrés et sous toutes ses formes.

Si dur que soit le cœur de l'enfant, il aimera toujours cet être caressant qui, depuis le moment de sa naissance et pendant toute sa vie, ne fait que lui prouver jusqu'où va son amour, et lui montrer combien de sacrifices elle serait capable de s'imposer pour son bonheur.

L'amour d'une mère ne redoute aucune souffrance. Que de nuits

n'a pas passé cette Providence vivante auprès du berceau de son enfant lorsque la maladie l'a effleuré de son aile ! et lorsqu'à la fin elle est tombée, épuisée, à bout de forces, on l'a vue calme et souriante : elle avait vaincue la mort !

Quelles angoisses a-t-elle pu supporter pour en arriver là ! quelle tristesse ne devait pas envahir son cœur pendant ces longues nuits d'insomnie ? C'est son secret, nul ne le sait, nul ne le saura jamais ! Tant qu'a duré le danger, sa vigilance ne s'est pas démentie un seul instant, mais à chaque mouvement du cher malade elle sentait la pointe du glaive s'enfoncer plus avant dans son cœur.

L'enfant grandit—l'heure du mariage a sonné. Pauvre mère c'est alors surtout qu'elle a besoin de tout son courage ; la coupe s'est changée en calice, elle doit le vider jusqu'à la lie. Elle fait encore cela le sourire aux lèvres ; ne donnerait-elle pas jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le bonheur de son enfant ?

Un exemple me revient à la mémoire, il montrera la tendresse des mères.

Une femme voit un jour son unique enfant la quitter ; il va au delà des mers chercher un bonheur qui semble le fuir. Après vingt ans, l'enfant, devenu homme, revient à la maison natale ; il retrouve sa mère pleurant devant un crucifix placé dans son ancienne chambre, ce spectacle lui arrache un sanglot, une voix lui répond aussitôt :

—Mon fils !

Elle ne l'a pas vu, la pauvre mère, mais son cœur a reconnu celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

—Quel bonheur est comparable au mien ? s'écrie-t-elle ; oh ! appelle-moi : ma mère ! Depuis vingt années ce nom si tendre n'a pas retenti à mon oreille ; le monde me semblait vide alors, je ne connaissais pas la douceur des caresses d'un fils. Vois, à force de pleurer, mes yeux se sont fermés pour jamais... Oh ! redis-moi ce nom :

O amour maternel, entre tous les sentiments bénis qui nous viennent du ciel, vous êtes le seul qui gardez votre toute-puissance lorsque les autres se sont flétris ou effeuillés ; puisse votre souvenir

préservé à jamais de toute souillure, le cœur de l'enfant devenu homme et l'aider à marcher calme et fier jusqu'à fin de sa carrière !...

CLARA LESDEBAIS.

—ooo—

LA FEMME.

(Pensées d'un Philosophe.)

L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, contemple ; la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Plus le travailleur est grand, plus la compagnie doit être douce.

Ah ! vénérons la femme. Sanctifions-la. Glorifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille ; la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles.

C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; la femme c'est l'amie. Ah ! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse.

La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque.

C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir.

—o—

PENSÉE.

Servir Dieu et aimer sa Patrie, c'est posséder l'intelligence du cœur.

Nécrologies

LADY TACHÉ

Tous les journaux de la province de Québec et la plupart des grandes feuilles des autres provinces de la confédération canadienne ont enregistré, avec expression de regrets et sympathie, la mort de lady Sophie Taché.

Avant que la tombe soit complètement fermée sur cette femme distinguée qui partagea la fortune domestique et politique d'une de nos plus belles et plus pures gloires nationales, nombre de lecteurs aimeront sans doute à avoir sur elle quelques détails biographiques, et c'est à l'intention de ces lecteurs que je vous prie de publier les quelques notes suivantes.

Un mot, d'abord, sur les derniers instants de lady Taché.

Souffrant depuis deux mois d'une maladie du foie, lady Taché a vu venir lentement la mort, et dans les derniers jours de sa vie, lorsque les secours de l'art médical furent déclarés impuissants à la sauver, elle avait fait généreusement le sacrifice de son existence. Chrétienne fervente, elle n'avait pas attendu au dernier moment pour se préparer à la mort, et lorsque sa dernière heure a sonné elle était prête à paraître devant son Créateur. Avant de rendre le dernier soupir, elle avait eu le bonheur de recevoir toutes les consolations de l'Eglise, et la rare jouissance de voir autour de son lit de mort les cinq enfants qui lui survivent : double bonheur que le bon Dieu lui avait ménagé en récompense d'une carrière sans reproche.

I

Lady Taché (née Sophie Morency) avait vu le jour à Québec, le 18 janvier 1800 et lorsque, en ces dernières années, des amis de la famille lui demandaient son âge, elle se plaisait à dire qu'elle était née avec le siècle. Son père, Joseph Morency, était capitaine au long cours et pilote du Roi, et sa mère,

Angélique Fraser, était alliée à ces héroïques montagnards écossais qui combattirent si vaillamment sur les plaines d'Abraham contre les non moins héroïques ancêtres de feu Sir E. P. Taché.

Toute jeune encore, Lady Taché fut confiée aux Dames Ursulines de Québec, et c'est dans cette sainte maison qu'elle puisa cette éducation saine qui fait la bonne mère de famille et la femme forte contre les tribulations de la vie.

En feuilletant les intéressantes annales des Ursulines de Québec, on trouve dans la liste des élèves de 1800 à 1820, son nom mêlé aux noms d'une foule de jeunes filles qui occupèrent, plus tard, les plus hautes positions dans notre monde social. Pour ne citer que quelques uns de ces noms, lady Taché avait eu pour compagnes de couvent :

- Lady Lafontaine, (née Adèle Berthelot),
- Lady Belleau, (née Josephite Gauvreau),
- Lady Routh, sœur de notre vénérable archevêque, (née Louise Taschereau),
- Madame Panet, (née Josephite Baby),
- Madame Charles Taché, (née Henriette Boucher de la Broquerie),
- Madame Polette, (née Henriette Dubuc),
- Madame Duchesnay, (née Suzanne Taschereau),
- Madame Paschal de Sales Latrrière, (née Eulalie Dénéchaud),
- Madame Letellier de Saint-Just, (née Marie Casgrain),
- Etc., etc., etc.

II

Le 20 juillet 1820, fut célébré à Québec le mariage de Lady Taché avec feu Sir Etienne Paschal Taché, qui jouissait déjà, à Saint-Thomas, l'une des plus belles clientèles qu'un médecin de ce temps-là pût envier. Le même jour, Lady Taché laissa Québec pour Saint-Thomas et depuis cette date, malgré les absences indispensables nécessitées par les déplacements forcés de son digne époux, elle tint à honneur de se compter pour une enfant de la paroisse. Comme elle était heureuse quand, après une série de

pérégrinations imposées par la position politique de feu Sir E.-P. Taché, elle se dit qu'elle ne laisserait plus son Saint-Thomas !

D'un caractère exceptionnellement ferme, Lady Taché, lorsque Sir Etienne aborda l'orageuse mer politique, porta lestement sa large part des fatigues du jour, et dans les temps difficiles elle se montra à la hauteur de sa position. Ce qui ne l'empêcha pas de surveiller avec un soin scrupuleux l'éducation de sa nombreuse famille. Et la preuve que les tribulations politiques ne lui firent pas perdre de vue ses devoirs de mère, nous la trouvons d'abord dans le fait que tous ses enfants lui font honneur, et ensuite dans le fait non moins concluant que jamais mère n'a été plus vénérée de ses enfants.

III

Le 30 juillet 1865, Lady Taché fut frappée dans ses plus chères affections par la mort du regretté Sir Etienne Paschal Taché. Privée du compagnon de sa vie, Lady Taché reporta toute son affection sur ses enfants, et ceux qui l'ont connu savent jusqu'à quel point elle s'intéressait à eux.

Lady Taché a donné le jour à quinze enfants dont cinq, seulement, lui survivent : ce sont Mademoiselle Adèle Taché, Mme J. C. Coursol, Mme N. Gauthier, Mr. E. E. Taché, assistant-commissaire des Terres de la Couronne, et M. Jules Taché, dessinateur et arpenteur. Lady Taché laisse, en outre, pour honorer sa mémoire, vingt-deux petits enfants et sept arrière petits enfants.

On m'informe qu'en juin prochain, les restes de feu Sir E. P. Taché, qui reposent dans l'ancien cimetière de Saint-Thomas, vont être transférés dans le terrain réservé à la famille Taché dans le nouveau cimetière. Ce serait là une bonne occasion de rendre, par une démonstration publique, un dernier témoignage de respect à la mémoire d'un de nos plus grands hommes politiques et de sa digne épouse.

LAURENT.

Montmagny, 4 mai 1883.

LOUIS VEUILLOT

Un grand écrivain, très sympathique au Canada, dit la *Minerve*, vient de mourir. Louis Veillot a suivi une carrière qui lui fait un grand honneur, et qui lui assure la reconnaissance de tous les cœurs catholiques, de tous les esprits chrétiens, de toutes les intelligences lettrées.

Il restera parmi les écrivains qui auront laissé un nom.

Il est né dans un milieu respectable, mais qui ne donne pas toujours de pareils sujets.

Lui, en France, a fait son éducation seul ; et au lieu d'être le fils de ses œuvres, il en a été le père, et beaucoup de ses œuvres resteront.

A une époque où toutes les conduites étaient assez éloignées, dans un temps où toutes les ambitions étaient larges, il a mis tout cela de côté ; il s'est oublié, pour le service d'une cause dans laquelle il avait foi, et cela à une époque où l'on n'avait pas foi en grand'chose.

Les questions et les événements politiques ne lui ont pas toujours été favorables. Il a soutenu de fortes luttes, même parmi les siens.

On le croyait trop bruyant ; peut-être trop brillant.

Il n'a jamais reculé devant les accusations de ses amis, ni devant les insultes de ses adversaires.

Il est allé droit devant lui, advenue que pourra,

Il a eu beaucoup d'adversaires, parce qu'il était fort ; il en a dédaigné beaucoup pour le même motif.

Il a toujours combattu à armes loyales.

Il a été tout ce qu'il y a de plus vigoureux, mais il attaquait en face.

Dans le monde de ses adversaires—car il n'avait pas d'ennemis—on ne l'aimait pas, mais on lui faisait, de droit, concession de l'admiration.

Il a été admis dans tous les cercles politiques et politiquement, pas pour la forme, et son opinion était hautement cotée.

Son article sur la prise de Sébastopol a fait le tour de la presse européenne.

On ne peut pas le comparer aux journalistes ordinaires ; il était jour-

naliste et écrivain, ce qui se rencontre rarement.

Ses volumes ont eu autant de succès que ses articles.

Il fut un modèle, pendant longtemps, pour ceux de nos journalistes qui ont le mieux réussi ; il a donné le ton de la presse religieuse.

Il était estimé, comme homme de lettres, malgré ses antipathies politiques et religieuses, pour qu'il ait été sérieusement question de le proposer à l'Académie.

Il ne prenait que très peu d'intérêt à de pareils honneurs ; il avait déjà demandé, longtemps avant, le discours de démission de quelques académiciens.

Il n'avait pas d'excès d'antipathie littéraire, et quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés dans la *Revue des deux Mondes*, qui, plus tard, a été l'objet de ses plus acerbes critiques.

Un autre jour nous l'espérons, son histoire sera faite comme elle doit l'être.

Elle prouvera qu'il fut un grand athlète des meilleurs principes, un écrivain de la meilleure facture, un croyant sincère, un amateur de notre bonne langue, et un homme qui portait au Canada une très sympathique affection.

Voici le testament de foi que cet illustre écrivain traçait, sous le titre qui suit :

Paroles d'un croyant

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil ;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : J'AI CRU, JE VOIS.

Dites entre vous : " Il sommeille :
" Son dur labeur est achevé."
Ou plutôt, dites : " Il s'éveille ;
" Il voit ce qu'il a tant rêvé."

Ne défendez pas ma mémoire,
Si la haine sur moi s'abat ;
Je suis content, j'ai ma victoire ;
J'ai combattu le bon combat.

Ceux qui font de viles morsures
A mon nom sont-ils attachés,
Laissez-les faire ; ces blessures
Peut-être couvrent mes péchés.

Je suis en paix, laissez-les faire !
Tant qu'ils n'auront pas tout vomé.
C'est que, — Dieu soit béni — poussière
Je suis encore leur ennemi.

Dieu soit béni ! ma voix sonore
Persécute encor ces menteurs !
Ce qu'ils insultent, je l'honore,
Je démens leurs cris imposteurs ;

Je fais un chemin dans leurs fanges.
A leurs captifs je peins le jour ;
Je suis l'envoyé des bons anges
Vers les cœurs où naîtra l'amour.

Quant à ma vie elle fut douce :
Les ondes du ciel font fleurir
Sur l'aride pierre la mousse,
Sur les remords, le repentir.

Dans ma lutte laborieuse,
La foi soutint mon cœur charmé :
Ce fut donc une vie heureuse,
Puisque enfin j'ai toujours aimé.

Je fus pécheur, et sur ma route,
Hélas ! j'ai chancelé souvent ;
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute,
Je suis mort ferme et pénitent

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa loi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

LOUIS VEUILLOT.

M. Eugène Veillot, frère du défunt, écrit dans l'*Univers* :

DERNIERS ENSEIGNEMENTS.

Le testament de mon frère, écrit selon ses propres termes, " d'une main fatiguée et tremblante, mais en bonne santé, sur du papier Pie IX, celui qui était distribué aux évêques pendant le concile " s'ouvre par cet acte de foi :

" Au nom de la Trinité sainte, immuable et éternelle Trinité, ainsi soit-il !

" Ceci est mon testament. Je écris en priant Dieu de m'assister et de m'éclairer.

" Je meurs catholique, comme j'ai toujours vécu, entièrement soumis de cœur, de raison et d'âme à tous les enseignements de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, demandant pardon de toutes mes fautes, désavouant toutes les erreurs que j'ai pu commettre, et où je n'ai pu tomber que par ignorance et sans dessein. Dans toute ma vie, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose, c'est d'avoir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Eglise."

Tout mon frère, comme aspiration et doctrine, est là. Connaître l'Eglise, l'aimer et la servir ; la

connaître par l'étude constante de ses lois et de ses œuvres ; l'aimer ardemment dans un esprit de soumission et de confiance absolues ; la servir avec un dévouement, une passion, une allégresse qu'aucune épreuve, d'où qu'elle vint, ne put jamais effleurer, voilà toute la vie de Louis Veillot, à partir du moment où il connut la vérité.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er JUIL. 1885.

La Loterie du 7 mai.

Nous avons le plaisir d'annoncer aux abonnés qui avaient droit au tirage de la loterie du 7 mai dernier, que les Chromos que nous attendions des Etats-Unis sont arrivés, et qu'incessamment nous allons les faire parvenir à qui de droit.

Cet envoi de chromos à ceux des abonnés qui se sont acquittés envers nous aura pour effet immédiat, nous l'espérons, d'engager tous ceux qui nous doivent à satisfaire à cette dette d'honneur, afin de profiter à leur tour des avantages que nous leur offrons dans le tirage spécial qui doit avoir lieu dans un mois, le 5 juillet prochain, si le nombre des abonnés qui nous auront payés est assez considérable.

Voici les noms de ceux auxquels nous adressons nos Chromos :

NOMS.	RÉSIDENCES.
Messire J. M. Laflamme.....	St Ephrem d'Upton.
M. Ulric Granger.....	St Jacques l'Achigan.
Messire Is Desjardins.....	Bic.
Messire F. Pratte.....	St Simon.
M. D. W. Gagnon.....	Montréal.
Dr F. Hudon.....	St Polycarpe.
Capt. A. Routh.....	St Foye.
Messire F. X. DuSault.....	Maskinongé.
Messire Is Schram.....	Fort Vancouver.
M. C. A. Dufresne.....	Montréal.
Messire H. Trahan.....	St Sévère.
M. J. B. Scott, notaire.....	St Thimothée.
M. Ed. Lemieux.....	Chicoutimi.
M. Pierre Boutet.....	Jeune Lorette.
Mlle M. D. Bergeron.....	Sto Croix.
Messire F. A. Blouin.....	Carleton.
Messire E. A. Coallier.....	St Zotique.
M. Elie Mailloux.....	St Arsène.
Messire E. Lecours.....	St Hyacinthe.
" P. P. Saurette.....	Sto Marie Monnoir.
" H. Millier.....	Bolœil.
" J. N. Lussier.....	Sto Beatrix.

NOMS.	RÉSIDENCES.	NOMS.	RÉSIDENCES.	NOMS.	RÉSIDENCES.
Madame Vo B. Guay.....	N. D. de Lévis.	Lieut-Col. Jos. Laurin.....	Petite-Rivière (Qué.)	Dr S. A. Longtin.....	Laprairie.
M. Leaj. Durant, notaire.....	Montréal.	Dr V. Eag. Dick.....	Château-Richer.	Messiro F. N. Michaud.....	Kato Vale.
Madame Vo P. M. Bardy.....	Québec.	Messiro L. N. Campeau.....	Ottawa.	M. L. F. Boucher.....	Borsnamite.
M. Geo. Caron.....	St Léon.	M. Charles Langlois.....	Québec.	M. Wilfrid Bélanger.....	Plessisville.
Mad. Naz. Villeneuve.....	St Sulpice.	M. L. P. Genest.....	St Henri.	H. F. Deluis.....	"
M. Ol. Carbonneau.....	Berthier.	Messiro P. Beaudoin.....	Bourbonnais (E. U.)	M. E. Daoust.....	North Lancaster.
M. P. O. Grenier, notaire.....	Sto Rose.	M. Pierre Campbell.....	St Sébastien.	Mad. H. L. Rocheleau.....	Worcester (E. U.)
M. Séver Chartrand.....	Sto Rose.	M. Luc Papineau.....	St Jean Dorchester.	M. J. V. R. Archambault.....	Varennes.
RR. Sœurs de St Roch.....	St Roch de l'Acadigan.	Messiro J. C. Cloutier.....	Cacouma.	M. R. Boulet.....	Isle aux Grues.
RR. Sœurs Grises.....	Manitoba.	M. L. H. B. Garneau.....	Québec.	M. Jos. L. Séguin.....	St Jean Dorchester.
M. Jos. Lecomte.....	St Norbert d'Arthab.	Mad. Ve Isid. Dufresno.....	Montréal.	Messiro C. E. Fortin.....	St Hyacinthe.
M. G. Dick, notaire.....	Château-Richer.	Messiro G. Potvin.....	St Aubert.	M. H. T. Lecours.....	Montréal.
Messiro J. O. Leblanc.....	St Hermine/gide.	M. P. G. Baudry, notaire.....	Sto Anne de la Péraude.	M. O. Plouffe.....	Valley Falls (E. U.)
M. Prudent Leclerc.....	Cap-Santé.	Messiro Elz. Auchair.....	St Urbain.	M. J. B. Gamache.....	Fall River (E. U.)
M. Jacques Jobin.....	N. D. de Lévis.	M. Jos. Prévout.....	Sto Famille.	M. Gilb. Proulx.....	"
Messiro J. B. O. Guay.....	Sto Rosalie.	Messiro A. C. H. Paquet.....	Sto Pétronilo.	M. P. J. Bertrand.....	St Placide.
Madame Max. Comeau.....	Saulnierville (N. E.)	Dlle Cléa Girard.....	St Jude.	Mad. J. P. Garneau.....	Grande Allée (Québec)
Messiro F. N. Bégin.....	St Pacôme.	M. F. J. Brousseau.....	Putnam.	M. J. E. Richard.....	St Léon.
M. J. N. Buis.....	St Tite.	Messiro P. X. Deligo.....	N. D. de Latarrière.	M. Jos. Brunello.....	Lac à la Tortuo.
Messiro D. Comeau.....	Pointe du Lac.	M. J. N. Archambault.....	Willmantic (E. U.)	M. J. B. Bernier.....	Lotbinière.
M. On. Bédard.....	St Hugues.	M. J. B. Rousseau.....	Inverness.	M. C. A. Lemay, notaire.....	"
M. H. G. Schooner.....	St Thomas de Pierrev.	M. L. J. S. Sirois.....	Rimouski.	M. Ed. Déchéne.....	St Albans (E. U.)
M. A. N. Vézina, notaire.....	Beaupré.	M. Michel Langlois.....	Sillery.	M. Prosper Mitchell.....	"
M. C. Lachaine.....	Sto Adèle.	Messiro P. Beaudet.....	St Laurent.	M. Eug. Gauthier.....	St Paul d'Abbottsford
M. Ant. Saucier.....	Maskinongé.	" F. Bourgezult.....	Laprairie.	M. Ol. F. Hier.....	Montréal.
M. A. R. Barbeau.....	Montréal.	M. Jacques Bourdon.....	"	Dlle Eulalie Bourdon.....	St Damase.
Madame J. N. Bourbonnière.....	Montréal.	M. D. M. Curmier.....	Shédiac (N. B.)	Messiro J. Prince.....	St Maurice.
Mlle M. Denis.....	Montréal.	M. O. S. Leblanc.....	Boucotoche (N. B.)	Mr J. O. Dumont.....	Trois-Rivières.
M. A. L. Desaulniers.....	Trois-Rivières.	M. M. F. Robichau.....	Metighan (N. E.)	M. Chs Dionne.....	Sto Anne.
Messiro J. Bourassa.....	St Bernard.	Messiro Is Arpin.....	Sto Anne, Madawaska	M. Ed. Carrier.....	N. D. de Lévis.
M. J. A. Martin, notaire.....	St Jacques l'Acadigan.	M. Thos. Chasse.....	Sto Anne, Madawaska	M. J. A. Martin.....	Sto Anne.
M. E. G. Paradis.....	Standfold.	Messiro P. C. Daignault.....	Sto Julie.	Messiro J. Paradis.....	Pabos.
Messiro H. Dubé.....	Sto Anne.	Dlle Cécile Riel.....	Northampton (E. U.)	M. J. B. Lamarche.....	St Vincent de Paul.
M. J. O. Casgrain.....	Montréal.	Madame Le Ouellet.....	Shoolbred.	M. J. E. St-Hilaire.....	Montréal.
M. Chas Ducharme.....	Montréal.	M. André Elie.....	St Trésphore.	M. C. H. Julien.....	"
M. Chas Leclair.....	North Lancaster (Ont)	M. J. B. Lalime.....	St Jean Dorchester.	M. Joseph Lussier.....	Varennes.
M. Ferd. Roy.....	St Raphaël.	M. Adélar Viault.....	Beauharnois.	Mad. Is Lavenno.....	Manitoe (E. U.)
M. P. R. Bellerose.....	St Alexis des Monts.	Br LeFrohon, vice-consul.....	Portland (Maine) E. U.	M. Michel Thivierge.....	Montréal.
M. N. A. Boirin.....	St Hyacinthe.	M. H. Popin.....	Warwick.	M. F. X. Charbonneau.....	"
Mad. N. G. Laplante.....	Peterborough.	Dlle V. Brassard.....	St Dominique.	M. J. P. Marion.....	"
Messiro L. Archambault.....	St Félix de Valois.	M. Th. Bélanger, notaire.....	Montréal.	M. R. Bellemare.....	"
Capt. N. Lacasse.....	Sto Elizabeth.	Messiro D. Rousselle.....	Sto Anne, Chicoutimi.	M. Frs St-Cyr.....	"
Messiro N. E. Ricard.....	St Zéphirin.	Mad. Ve C. Lapierre.....	Montréal.	L'Ecole Normale.....	"
Dame J. F. Emery.....	Big Point (Ont.)	M. Alp. Montplaisir.....	Montréal.	M. Chs Chausso.....	"
M. Chas G. Racicot.....	Chevalier (Ont.)	M. B. Déchéne.....	St Alexandre.	Dlle H. Bourbonnière.....	"
M. P. C. Beauchêne.....	Carleton.	M. A. Branelle.....	Capelon Mine (Sher-)	M. Monet.....	"
M. Nap. Brisebois.....	St Lin.	M. Jos. Rosa.....	Québec.	M. Phil. Chagnon.....	St Hyacinthe.
M. Pierre Dionne, sr.....	Coaticook.	M. H. Garon.....	Kamouraska.	M. Franc. Lambert.....	Levinton (E. U.)
M. Nap. Laurin.....	Québec.	Messiro A. Smith.....	Sto Brigitte.	Dlle Ph. Casavant.....	"
Messiro Prosper Cloutier.....	Yamachiche.	" L. H. Paré.....	St Laurent.	M. Am. Vallières.....	Biddeford (E. U.)
" A. A. Dupuis.....	Roxton Pond.	M. L. M. Déchéne.....	St Elzéar.	M. A. Blais.....	Ottawa.
RR. Dames Ursulines.....	Trois-Rivières.	M. J. C. Blais.....	St Pierre.	M. Eug. Tétu.....	"
M. L. P. Falardeau.....	Québec.	Messiro C. Bellemare.....	Shawonigan.	Messiro J. A. Pélardeau.....	St Hubert.
Messiro A. Dequoy.....	St Placide.	M. Israel Charland.....	Joliette.	M. Is Vézina.....	St Prime.
M. Cl. A. Cholet.....	Rigaud.	M. Geo. Garon, arp.....	N. D. du Sacré-Cœur.	M. W. Castonguay.....	St Roch. (Aulnais.)
M. John D. Morrill.....	Eitchburg (E. U.)	M. F. G. Chenevert.....	St Cutburt.	M. Jos. Côté.....	Ottawa.
M. Guil. Boivin.....	Montréal.	M. L. J. B. Brassard.....	Wendover.	M. Is St-Louis.....	"
Messiro C. Hamelin.....	Wotton.	M. Alex Hamel.....	"	M. P. H. Boily.....	Chicoutimi.
M. J. B. Audet.....	La Prairie.	M. A. P. Letendre.....	Rimouski.	M. Ls Lefebvre.....	Québec.
Dlle Joséphine Lussier.....	Manchester (E. U.)	Dlle Elise Guay.....	N. D. de Lévis.	Messiro C. L. Parant.....	Escoumains.
Messiro J. H. Carrières.....	Sherrington.	Dr F. A. Brisson, jr.....	St Lin.	M. J. Bellemare.....	Louiseville.
" P. de Villers.....	St Gertrude.	M. Chs Cullens.....	Carleton.	M. B. Scott.....	Bersiamite.
M. Is Lamontagne.....	Montréal.	Dr G. S. Badaux.....	Trois-Rivières.	M. N. J. Leclerc.....	Levinton (E. U.)
M. John Mutty.....	Brewer Village (E. U.)	Messiro N. Caron.....	"	M. P. DelBios.....	Beauport.
M. O. C. Laperle.....	Montréal.	Lo Séminaire.....	"	M. F. P. Pelletier.....	Trois-Pistoles.
Messiro F. P. Côté.....	St Valérien.	Dr Alph. Dubord.....	"	M. A. Simonneau.....	St Romuald.
M. Jos. Vézina.....	Verchères.	M. A. E. Gervais.....	"	Dlle Ad. Mathieu.....	Lachenaie.
M. Guil. Larouche.....	Pointe Bleue (L. St J.)	M. F. X. Guillet.....	"	M. H. Legendre.....	St Maurice.
M. J. D. A. Déziel.....	Détroit (E. U.)	M. J. N. Godin.....	"	Mad Ls Martineau.....	St François.
M. J. E. Proulx, notaire.....	St François (Beauce)	M. A. Laffaume.....	"	Messiro J. A. Pérusse.....	Percé.
M. Jot. Picard.....	Peterborough (Ont.)	M. L. Z. Beaudry.....	"	" D. Marcoux.....	Champlain.
M. GOLF. St Jorre.....	Grande Baie.	M. F. Morissette.....	"	M. J. B. St-Laurent.....	Ottawa.
Messiro L. S. Malo.....	Bécancourt.	M. J. G. A. Frigon.....	"	Dlle Ad. Audet.....	Sto Sophie.
M. François Jean.....	Manitoba.	M. Arthur Brassard.....	Nicolet.	M. Alf. LaRoque, sr.....	Montréal.
M. Phil. Yell.....	Montréal.	M. P. L. Hubert, notaire.....	Trois-Rivières.	RR. FF. de la Charité.....	"
M. Ant. Leclerc, notaire.....	Sto Marthe.	M. Moise Mirault.....	St Côme.	Hospice Youville.....	St Albert (N. O.)
Messiro L. Quéziel.....	Shenley.	Dlle Mario Côté.....	St Bruno.	Hôpital de la Providence.....	Athabaska (N. O.)
L'Évêché de Rimouski.....	Rimouski.	Dlle Rosalie Côté.....	"	Hospice St Joseph.....	Lac Labiche (N. O.)
Messiro Ed. Langevin, V. G.....	"	M. A. G. Bussièrès.....	St George.	Hôpital St Bruno.....	L'Isle à la Crose, N. O.
" F. Chouinard.....	Aurora (E. U.)	M. T. Dubé.....	Amqui.	RR. Sœurs Grises.....	Lac Athabaska (N. O.)
M. Oct. Forget.....	Terrebonne.	M. H. Radakir.....	Hochelaga.	M. L. J. Bertrand.....	St Placide.
Mad. Ed. Mason.....	"	M. Aug. Bouchard.....	Fraserville.	M. F. X. Gosselin, avocat.....	Chicoutimi.
Mad. H. J. Lacroix.....	Détroit (E. U.)	M. Nap. Dion.....	"	M. Phil. Gagné.....	Hébertville.
M. Jacques Paradis.....	St Norbert.	M. Grég. Campeau.....	Détroit (E. U.)	Dr F. A. Sirois.....	St Paschal.
Messiro V. Plinguet.....	Isle du Pas.	Dlle Délima Beaudry.....	"	M. Mag. Marcotte.....	Montréal.
M. Alf. H. Déry.....	"	Dr J. O. Morin.....	St Damase.	M. Frs Lessard.....	St Jude.
Dlle Arthémise Rivard.....	St Aimé.	Dlle Caroline Drouin.....	St Joseph (Beauce)	M. J. P. Gendron.....	"
M. Elz. Pelletier.....	Fraserville.	M. A. Normandin.....	Village St Jean Bapt.	M. Urg. Pilon.....	St Eugène (Ont.)
Messiro F. C. Gagnon.....	Québec.	M. Frs Berthiaume.....	St Césaire.	Mad. S. Labrosse.....	"

MONS.	RÉSIDENCES.	NOMS.	RÉSIDENCES.
Madame Paul Labrosse	St Eugène (Ont.)	Messire John Murray	Woodstock (N. B.)
M. J. A. Duquotto	"	M. P. O. Levasseur	St Jean Deschailions.
M. John O'Reilly	"	M. Alph. Fecteau	St Hyacinthe.
M. Jos. Gélinoau	"	M. John Tracy	Winnipeg.
M. Ant. Proulx	"	M. F. R. Chamberland	Fall River (E. U.)
M. Victor Lalonde	"	Mgr Rogers	Chatham (N. B.)
Messire Ant. Noisieux	Ste Geneviève.	M. P. N. Leclerc	Leclercville.
M. Judo Ethier	St Lin.	Dr P. A. Imbleau	Ste Famille.
Dr A. Marsan	St Joseph de Lévis.	M. W. Morin	Montréal.
Messire P. Lefebvre	Moumraucok (N. B.)	Dlle Sara Landry	St Alexis.
Dr F. X. Perreault	Longue Pointe.	M. Ad. Picher	Arthabaskaville.
Messire L. E. Bois	Muskingogé.	Mad. J. O. Mouton	Vermillionville (La.)
Bibliothèque Paroissiale	"	Messire J. E. Panneton	St Martin.
Messire F. Pilote	St Augustin.	M. F. C. Bazinet, notaire	Beauharnoie.
M. F. A. Brien, notaire	Danville.	Messire D. Lefebvre	Okla.
M. L. N. Bourgeois	"	Mad. G. F. Baillargé	Ottawa.
M. Prud. Lecomte	St Sébastien.	Dr J. C. Taché	"
M. J. B. Beaulieu	Cacouna.	M. A. Bureau	"
M. C. O. Genest	Shorbrooke.	Mad. Chas Taché	"
M. Jos. Langlois	Sto Scholastique.	M. F. R. E. Campeau	"
Messire Geo. L. Lemoine	Québec.	M. A. N. Savard	"
M. P. H. Grandbois	St Casimir.	M. F. Davis	"
Messire L. A. Charlebois	Ste Thérèse.	M. A. Lévêque	"
M. J. O. Laferrière	Hull.	M. J. L. Blar	Québec.
Messire N. O. Larue	St Paulin.	M. F. Octo	Holyoke (E. U.)
Messire Ant. Campeau	Beaumont.	M. E. M. Dupuis	Montréal.
M. A. E. Demers	Village Lauzon.	M. Ed. Bourassa	N. D. de Lévis.
M. Norbert Dostaler	St Narcisse.	Messire A. Chaine	Arnprior (Ont.)
M. Nap. Matte	Québec.	M. Stanislas Beauregard	St Hyacinthe.
M. F. Baril	Warwick.	M. J. A. Duquette	Montréal.
M. Elie Sénécal	Sorel.	Messire T. C. Duret	Rivière aux Renard.
M. J. E. Martineau	Québec.	M. Isidore Leclair	Montréal.
M. Geo. Lambert	Bienville.	M. Pierre Dansereau	"
Messire A. Dupuis	Sto Elizabeth.	M. Michel Lefebvre	"
" O. Desorey	St Ours.	Messire P. O. Drolet	Cap Rouge
" P. Bélanger	Rigaud.	M. E. E. Lauzon	Ottawa
M. Stanislas Filiatrault	Coteau Landing.	M. P. S. Beausé	"
M. A. Cinqmars	Montréal.	M. Jos. Létourneau	Québec.
M. F. R. A. Hubert	"	M. G. Bresse	"
M. O. C. Galarneau	"	M. F. O. Campeau	"
MM. Lorge et Cie	"	L'Institut Canadien	"
M. B. Vinette	"	M. Philippe Patry	"
M. A. Labrecque	"	M. J. B. Thibodeau	"
M. J. B. Beauchamp	Sault au Recollet.	M. Pierre Bidégare	"
M. Moise Daiguault	Orléans (Ont.)	M. Alph. Gingras	St Jean Port Joli
Messire J. N. Héroux	St Chrystophe.	M. J. O. Godin	Sorel.
M. E. Cinqmars	Montréal.	Dr J. H. St Germain	St Hyacinthe.
M. Gibb. Charlebois	Monte Bello.	Messire L. M. Deschamps	North Stuckely.
M. E. Lafontaine, notaire	St Hugues.	M. J. N. Castonguay	Arthabaskaville.
Messire M. Myrault	St Honoras.	M. Phil. Lagacé	Montréal.
" C. Gamache	Melrose (E. U.)	M. T. Lapalmé, notaire	"
M. H. Demers	Montréal.	M. E. Poitras	Québec.
Messire J. N. Beaudry	Redford (E. U.)	J. Frs Lambert	St Nicolas.
M. Louis Baker	Wendall (E. U.)	M. W. Corneau	Fall River (E. U.)
Dr L. N. Mongenais	Rigaud.	M. Y. X. Valade, notaire	Montréal.
Messire H. Landry	Indian Orchard (E. U.)	M. R. Dumoulin	La Patrie.
M. Edm. Languedoc	"	M. Hugh Murray	Halifax (N. E.)
M. Joseph Benglo	"	R. P. Ritchot, O. M. I.	St Norbert (Manitoba)
M. Jos. Oliva, avocat	Montmag y.	M. Z. Boyer, notaire	Vaileysfield.
M. J. A. Genand	Ottawa.	Dlle L. M. Ouellet	N. D. du Portage.
L'Archevêché de Québec	Québec.	M. Ant. Champagne	Ottawa.
Dr J. E. Fortier	"	M. Ovide Coutu	Montréal.
M. L. C. Marcoux	"	M. Ls Bélanger	Ottawa.
M. Ls Simonneau	"	M. Elzéar Brousseau	Ottawa.
M. Frs Labrecque	"		
M. Théoph. Darveau	"		
M. J. V. Dugal	"		
M. Frs Berrouard	"		
M. Moise Leclerc	Pointe Claire.		
M. Julien Rémillard	Lake Linden (E. U.)		
M. Z. Niquet	Montréal.		
M. L. H. Trudeau	Henryville.		
M. J. H. Cloutier	Slater'sville (E. U.)		
Messire L. M. Lambert	Corington (E. U.)		
Mad. R. S. Pelletier	Wending Ledges, N.B.		
Messire J. Noisieux	Ste Cécile.		
M. A. E. Léonard	Sto Rose.		
M. L. G. Baillargé, avocat	Québec.		
M. Jos. Donati	"		
M. Alph. Laberge	"		
M. Magl. Landry	St Romanald.		
H. A. Bélanger	St Hugues.		
RR. PP. Oblats	Hull.		
Messire Chas Caron	Clarence (Ont.)		
" C. F. Fournier	Sto Flavie.		
" L. Rouleau	Matane.		
" F. X. Cormier	Kingston (N. B.)		
M. Narc. Labonne	Montréal.		
M. Tb Lafleur	Grosvenordale (E. U.)		

GRANDE LOTERIE

DE

PRIMES SPECIALES.

DEUXIÈME TIRAGE.

Depuis le 5 mai, terme fixé pour la clôture de la réception des abonnements au point de vue de la loterie du 7 du même mois, nous avons reçu bon nombre de lettres de remboursement, mais trop tard, à notre grand regret. D'autres lettres, non moins pressantes, nous suppliaient de retarder d'un mois la loterie, afin de leur donner l'avantage d'en profiter.

Ne voulant apporter aucun autre délai, nous avons été forcément obligé de passer outre. Mais étant désireux de contenter tout le monde, et comme il reste encore un très grand nombre d'abonnés qui pourront profiter d'un nouveau tirage, nous avons cru devoir accéder à la proposition, en déterminant un 2e tirage spécial, qui aura lieu à l'Institut-Canadien d'Ottawa le

JEUDI, 5 Juillet 1882

si le nombre des abonnés qui nous auront transmis l'abonnement de l'année, avec les arrérages, s'il y en a, est assez considérable.

Dans ce cas, voici comment seront répartis les lots à gagner :

1er Prix—Une bourse renfermant.....	\$25
2e Prix—Une autre bourse renfermant.....	10
3e Prix—Une autre bourse, do	5
4e Prix—Une autre bourse, do	4
5e Prix—Une autre bourse, do	3
6e Prix—Une dernière bourse, do	3
Vingt-cinq gratifications de \$2.00, soit.....	50

\$100

Plus : 100 prix (*Chromos* de divers grandeurs), pour être tirés de la même manière que les prix en argent. Ces *chromos*, qui sont variés et expressément préparés pour les abonnés, se composent des sujets qui suivent, savoir :

No.	Dimension en pouces.	Sujets.
1	20-28	Jésus apparaissant à Marie.
2	20-28	Le Songe de la miséricorde.
3	20-28	Le jardin d'hiver.
4	14-20	La petite fille aux fraises.
5	13-18	Le songe de l'Enfant dans le berceau.
6	12-17	Jésus marchant sur l'eau.
7	13-18	La petite musicienne.
8	13-18	L'enfant. Délice de la famille.
9	12-15	La croix mystérieuse.

Les 100 prix (chromos) sont distribués comme suit :

Première Division.

No 1.—Il y aura	10	Prix de ce chromos.
No 2.—	3	"
No 3.—	6	"
Total.....	24	

Deuxième Division.

No 4.—Il y aura	6	Prix de ce chromos.
No 5.—	15	"
No 6.—	15	"
Total.....	36	Prix.

Troisième Division.

No 7.—Il y aura	10	Prix de ce chromos.
No 8.—	10	"
No 9.—	20	"
Total.....	40	Prix
Grand Total.....	100	Prix

Auront droit à la Loterie :

1o Les personnes qui, déjà abonnées, nous transmettront directement le prix de leur abonnement pour l'année 1883, durant le mois de Juin, en payant les arrérages, s'il y en a.

2o Ceux qui n'étant pas encore abonnés souscriront à l'*Album*, et paieront d'avance le prix de l'abonnement (\$2.00) durant la période ci-dessus mentionnée.

La liste sera close le 4 juillet inclusivement.

Avis de l'heure sera donné dans la livraison du 1er juillet prochain, et les noms des concurrents heureux publiés dans la livraison de l'*Album* du 1er août.

Un billet imprimé et soigneusement numéroté, donnant droit au tirage, sera livré à l'abonné en même temps que son reçu. Nous garderons en mains le coupon ou souche du billet, pour le déposer dans l'urne le jour du tirage.

Pour éviter toute erreur ou malentendu, on devra s'adresser directement à l'administration de l'*Album des Familles*, à Ottawa, en transmettant en même temps par lettre

enregistrée le prix de l'abonnement pour 1883 ; et il ne sera délivré aucun billet en dehors de ce mode, excepté pour les villes de Québec, Montréal et Trois-Rivières, où l'on pourra s'adresser à l'agent local.

Il va sans dire que ce 2e tirage n'admettra que ceux qui n'ont pu prendre avantage de la Loterie du 7 mai dernier.

Dans l'intérêt de cette entreprise, nous prions respectueusement nos abonnés, et toutes les personnes qui prendront connaissance de ce deuxième tirage spécial, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui, en s'abonnant eux-mêmes, et en s'efforçant d'engager ceux qu'ils connaissent à s'abonner à cette Revue littéraire, destinée qu'elle est à récréer et instruire tout à la fois la famille.

Toute transmission devra se faire directement à Ottawa.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU

Editeur-Propriétaire de

l'Album des Familles,

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

— 000 —

SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA.

La seconde réunion annuelle des membres de la Société Royale du Canada s'est ouverte le 22 mai sous la présidence du professeur Dawson, Principal du collège McGill.

Voici les noms des membres de la section de la littérature française d'histoire et d'archéologie.

L'honorable P. J. O. Chauveau, Montréal ;

M. P. Faucher de Saint-Maurice, M. P. P., Québec ;

M. J. M. Lemoine, Québec ;

L'honorable F. G. Marchand, M. P. P., Saint-Jean, Q. ;

M. J. Marmette, Québec ;

M. Benjamin Sulte, Ottawa ;

M. l'abbé Tanguay, Ottawa.

La Société Royale d'Angleterre n'a pas jugé à propos d'envoyer un délégué à cette réunion vu qu'elle doit se réunir à Montréal l'été prochain, et elle s'est fait représenter par le professeur Dawson.

Des lettres de félicitations ont été reçues de la part de plusieurs sociétés scientifiques d'Angleterre, de France et d'autres pays.

L'Académie française avait nommé un délégué, mais la maladie l'a empêché de venir en Canada.

— 000 —

M. Paul Féval.

Les offrandes versées par quelques abonnés de l'*Album des Familles* en faveur du grand romancier français ont été reçues avec une très vive reconnaissance, suivant que le démontre la lettre de Madame Féval, que nous nous empressons de reproduire ici, pour l'information de ceux qui ont répondu à notre appel en faveur de cet illustre écrivain, l'une des gloires de la littérature française de l'époque actuelle.

A M. STANISLAS DRAPEAU,
Ottawa.

Paris, ce 18 mai, 1883.

Monsieur,

Mon mari, qui depuis dix-huit mois ne peut plus écrire, me charge d'être son interprète, pour vous exprimer toute sa reconnaissance, et vous dire merci du fond du cœur, de l'initiative que vous avez prise pour lui venir en aide dans son malheur.

La presse a fait autour de nous beaucoup de tapage et peu de besogne, si ce n'est de nous faire du mal, et mon pauvre malade ne l'a que trop compris.

Dieu l'a frappé de toutes manières en lui retirant la possibilité de se défendre lui-même, puis la perte totale de sa fortune ; cela n'était pas assez, il fallait l'humiliation pour que l'expiation fut complète. Que le Sacré Cœur soit adoré en tout et toujours ; les desseins de Dieu sont impénétrables, nous ne demandons qu'une seule chose, la force de ne point faiblir.

Nous avons reçu votre envoi et nous vous remercions, vous et tous ceux dont les cœurs généreux ont été touchés à votre appel, et qui se sont joints à vous. Le Sacré Cœur, que l'on invoque jamais en vain, saura vous rendre en bénédictions le bonheur que vous nous avez procuré, en voyant que si loin de la France il y a des âmes qui pensent à un français qui souffre.

Recevez, Monsieur, pour mon mari et pour moi l'assurance de notre reconnaissance et de notre profonde sympathie.

MARIE FÉVAL.

129, rue Marcadet.

II

Nous apprenons avec intérêt que M. Victor Palmé, libraire de Paris, s'est hâté de payer lui-même d'exemple, en réduisant considérablement le prix de chaque volume des œuvres de PAUL FÉVAL, afin que l'écoulement se fasse plus promptement dans l'intérêt de l'auteur, et par ce moyen d'écarter l'angoisse qui menace à la dernière heure d'envahir son foyer.

C'est donc là, ajouterons-nous, une façon digne et honorable d'accomplir une bonne œuvre, et nous espérons constater une fois de plus que le Canada, en cette circonstance offrira sa quote-part par l'achat des œuvres annoncées en vente par la maison Palmé (1).

Le *Clairon*, de Paris, s'exprime comme suit à propos des malheurs de Paul Féval.

« Personne n'a oublié la situation lamentable et poignante dans laquelle tomba tout à coup Lamartine au milieu de l'éclat qu'il avait jeté.

Une pareille infortune littéraire se renouvelle sous nos yeux : après le grand poète, le grand romancier Paul Féval !

Oui, Paul Féval est pauvre. Paul Féval se trouve ainsi ruiné sur ses vieux jours !

Mais quelle différence dans le malheur des deux illustres contemporains !

Lamartine avait conservé la santé : Paul Féval l'a perdue ! Lamartine finit devant les créanciers ; Paul Féval devant sa famille : une femme, huit enfants, dont il était le pain, l'éducation, l'avenir !

Instruits de cette pénible extrémité, quelques journaux ont eu la bonne inspiration de prendre sous leur patronage les Œuvres de PAUL FÉVAL, et d'en recommander chaleureusement la vente auprès du public. Nous nous faisons un devoir de nous joindre à cette initiative, avec la conviction que nos lecteurs sont tous d'avance de cœur et d'âme avec nous.

Nous sommes heureux d'ajouter que l'éditeur, M. Victor Palmé, s'est hâté de payer lui-même d'exemple. Sollicité par un groupe d'amis de

l'auteur de faire quelques concessions sur le prix des Œuvres nouvelles de PAUL FÉVAL, il a consenti à le réduire considérablement.

Les quarante et un volumes, qui, pris séparément, coûtent chacun 3 fr., brochés, et 4 fr., reliés, seront abandonnés par l'éditeur aux conditions suivantes :

Brochés, 100 fr. au lieu de 123 fr. ; reliés, 143 fr. au lieu de 164 fr.

Le paiement pourra se faire en 4 fois, par 25 fr. "

En achetant à ces conditions faciles, on aura donc l'avantage de placer dans nos bibliothèques canadiennes un auteur qui est l'une des gloires de la France, comme nous l'avons déjà dit.

La biographie de Paul Féval, par Chas. Buet, l'auteur du *Prêtre*, sera envoyée gratuitement à tous ceux qui achèteront la collection Féval, et leur nom sera inscrit sur un *Album* qui sera remis par M. Palmé, libraire, à la famille du grand romancier.

— 000 —

LA QUESTION IRLANDAISE.

La gravité de la situation actuelle donne de l'actualité aux renseignements suivants, que rappelle le *Moniteur de Rome*.

Voici le principal passage de la dépêche que M. Parnell a adressée au président de la Convention irlandaise de Philadelphie :

« Je vous conseillerais d'élaborer un programme qui nous permet de continuer à accepter les secours qui nous viennent d'Amérique, et qui n'offrirait aucun prétexte au gouvernement britannique pour arrêter le mouvement national irlandais. Par ce moyen-là nous pourrions préserver l'unité de mouvement en Irlande et en Amérique.

« Je suis convaincu qu'avec de la prudence, de la modération et de la fermeté, la cause de l'Irlande continuera à faire des progrès, et que, malgré la persécution dont nous souffrons encore, peu d'années s'écouleront, et nous aurons atteint les grands buts pour lesquels notre race lutte depuis si longtemps. »

M. Parnell, on le voit, menaçait dans ce télégramme de rompre toute relation avec ses compatriotes d'Amérique, si ceux-ci se décidaient pour la politique violente préconisée par O'Donovan Rossa, et autres partisans de la dynamite.

Ces derniers, en petit nombre dans la Convention, ont fait mine un instant de faire prévaloir leurs vues, et quelques-uns se sont écriés : « Bâillonnez-nous alors ! » quand on leur a opposé la question préalable.

Mais ils ont manifestement échoué dans leurs efforts pour entraîner la Convention dans une voie dangereuse ; et nombre d'entre eux, comprenant l'inutilité de toute nouvelle tentative de ce genre, ont quitté Philadelphie avant que la Convention eut clos ses délibérations.

La Convention a voté la fusion de toutes les associations irlandaises des Etats-Unis et du Canada en une seule société ayant pour titre : *The Irish national league of America*, dont le major O'Birne, membre notable de la colonie irlandaise du Connecticut a été élu président ; M. Alexandre Sullivan, irlandais de Chicago, vice-président ; et le père Riley, curé catholique du Michigan, trésorier.

Aux président, vice-président et trésorier, est adjoint un conseil central, dans lequel chacun des Etats dont se compose la République américaine est représenté par un membre, — irlandais, bien entendu. — De plus, et au-dessus du conseil central est créé un comité exécutif de sept membres.

Chaque membre de la *Irish national league of America* doit payer, par versements trimestriels, une cotisation d'un dollar, et l'Association se réunira en assemblée générale ou Convention tous les ans.

Voici maintenant le texte de la résolution votée pour tracer sa ligne de conduite à la Ligue :

« La ligue aidera, sérieusement et activement, moralement et matériellement, la Ligue nationale irlandaise (fondée par M. Parnell et ayant son siège à Dublin), à obtenir pour l'Irlande le *self government* ;

Elle s'efforcera de mieux faire comprendre aux Américains la véritable situation de l'Irlande, afin qu'ils puissent voir que la pauvreté

(1) L'administration de l'*Album des Familles* se chargera de faire venir de France les œuvres de PAUL FÉVAL, aux conditions annoncées.

est le résultat de la législation qui la régit, et que si elle était libre de faire ses propres lois sur son propre territoire, elle serait digne et capable de se créer une autonomie politique, qui profiterait à la fois à elle-même et aux États-Unis ;

3. Elle aidera à développer l'industrie irlandaise, en encourageant l'importation des produits irlandais aux États-Unis ;

4. Elle encouragera l'étude de l'histoire, de la langue et des beaux-arts irlandais, et la circulation de la littérature favorable à la cause de l'Irlande ;

5. Elle attaquera l'ennemi à son endroit le plus sensible, en refusant d'acheter des produits anglais ;

6. Elle s'efforcera de détruire, entre Irlandais, les dissensions résultant des différences de religion, et d'entretenir le feu sacré du patriotisme irlandais parmi les Irlandais d'Amérique, tout en veillant à ce que ceux-ci remplissent fidèlement leurs devoirs envers le pays qui leur donne l'hospitalité."

Au cours des débats de la Convention, plusieurs orateurs ont déclaré qu'ils comptaient sur l'appui des Américains, et qu'ils y avaient droit, puisque, si l'Irlande devait beaucoup à l'Amérique, l'Amérique devait beaucoup à l'Irlande. L'histoire ayant notamment enregistré ce fait, que, parmi les signataires de la déclaration d'indépendance américaine, avaient figuré dix Irlandais ou fils d'Irlandais.

— 000 —

Le St-Siège et l'Irlande.

Voici le texte d'un important document qui vient d'être envoyé par la Sacrée Congrégation de la Propagande aux évêques irlandais, touchant la question Irlandaise.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur.

Quelque jugement qu'on puisse porter sur M. Parnell et ses idées, il est certain que plusieurs de ses partisans ont suivi, dans beaucoup de cas, une ligne de conduite qui est absolument contraire à ce que

le Souverain Pontife a déclaré dans ses lettres à S. Em. le cardinal-archevêque de Dublin et à ce qui se trouve dans les instructions de la Sacrée Congrégation de la Propagande acceptées unanimement, par les évêques irlandais dans leur dernière réunion tenue à Dublin.

En effet, conformément à ces prescriptions, "il est permis aux irlandais de chercher une amélioration de leur condition malheureuse ; il leur est permis de lutter pour leur droit ;" cependant il doivent toujours observer ce divin précepte "qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; qu'il est honteux de dé fendre une cause juste par des moyens injustes." Or, il appartenait au clergé tout entier et principalement "aux évêques d'apaiser les esprits surexcités de la multitude, et de les ramener par des exhortations opportunes à la justice et à la modération nécessaire en toutes choses, afin que, emportés par leurs passions, ils n'apprennent pas faussement les effets avantageux des événements et qu'ils ne mettent pas dans la honte du crime l'espoir du salut public." Il s'ensuit donc qu'il n'est permis à aucun membre du clergé de s'écarter de ces règles, ni de se mêler et de favoriser une agitation qui est contraire à la prudence et à l'obligation qui incombe au clergé de ramener le calme dans les esprits.

Il n'est sans doute pas défendu de recueillir des sommes d'argent pour soulager la condition des irlandais : mais selon les prescriptions du Saint-Siège, citées plus haut, il faut réprouver absolument ces quêtes qui sont annoncées publiquement dans le but d'enflammer les passions du peuple et de pouvoir ainsi les exploiter facilement en faveur de desseins violents et séditions.

Il faut surtout s'abstenir de ces quêtes, lorsqu'il ressort clairement qu'elles peuvent servir à exciter les haines, à lancer des injures contre des hommes respectables, et qu'on ne réprovoque pas les crimes et les meurtres dont se sont souillées des hommes criminels ; principalement quand on affirme que donner ou refuser, dans ces quêtes, est la mesure du véritable amour

de la patrie, d'où il résulte que les citoyens y paraissent contraints par la violence et la crainte.

Cela étant établi, Votre Grandeur doit comprendre que la quête appelée "Parnell testimonial fund" ne peut-être approuvée par la Sacrée Congrégation de la Propagande et qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques et surtout aux évêques de la recommander ou de la favoriser de quelque manière que ce soit.

Sur ce, je prie Dieu de conserver longtemps Votre Grandeur.

Donné au Palais de la Propagande le 11 mai 1883.

Jean Cardinal SIMEONI, préfet.

*DOMINIQUE, archevêque de Tyr,
Secrétaire.*

— 000 —

Les Frères juges par un protestant.

La *Tribune*, journal protestant de New-York, écrit ce qui suit : "On annonce l'arrivée prochaine de prêtres, moines et instituteurs religieux, nommés Frères venant de France. Nous leur souhaitons d'avance la bienvenue. L'arrivée en Amérique d'une partie du clergé français ne peut que nous réjouir. En 1793, nous reçûmes à bras ouvert les prêtres français qui fuyaient la persécution ; ils ne nous trouveront pas moins hospitaliers en 1883.

"Nos écoles ne laissent rien à désirer ; mais les exigences des instituteurs et institutrices deviennent insupportables, et un peu de concurrence ne ferait pas mal. Des hommes qui portent une bure grossière, dont le seul but est d'instruire la jeunesse, qui se contentent de peu, et auxquels une rémunération de 200 dollars par an suffit, serait pour nous une précieuse acquisition. Et puis, dans nos immenses plaines de l'Ouest, n'y a-t-il pas là de nombreuses tribus sauvages que l'on ferait bien de civiliser au lieu de les chasser par les balles et l'esprit de vin ? L'expérience a démontré que personne mieux que le prêtre catholique ne comprend l'art de civiliser les sauvages.

"Lorsqu'en 1847, le colonel Kear-

ney, à la tête d'une poignée d'hommes, prit possession de la Californie, quelle est la raison pour laquelle les sauvages n'opposèrent aucune résistance ? C'est aux missions et aux Jésuites que l'on dut que les chrétiens y furent salués comme des frères."

Quel contraste, entre l'ancien et le nouveau monde !

— 000 —

L'ESCLAVAGE AU BRÉSIL.

—

(Du " Meschacébé. ")

La question de l'émancipation immédiate des esclaves est de nouveau agitée au Brésil. Elle donne lieu des occupations dont nous trouvons la trace dans les derniers journaux de Rio Janeiro.

On sait que c'est de 1870 seulement que date la loi qui prononce, non pas l'abolition immédiate du régime servile, comme des gens en sont à tort persuadés, mais l'abolition " de facto " dans le cours d'une quarantaine d'années. Cette institution subsiste dans toute sa rigueur ; elle forme un contraste frappant avec les nombreuses manifestations d'une civilisation d'ailleurs avancée.

Les statistiques officielles accusent le chiffre de 1,500,000 esclaves sur une population d'un peu moins de 10 millions d'habitants, c'est-à-dire plus d'un esclavage sur sept habitants. La loi du 28 septembre 1870 déclare bien libres les enfants qui naîtront d'une femme esclave à partir de cette date, en même temps qu'elle s'occupe de hâter par diverses mesures, notamment par voie d'affranchissement, l'extinction de l'esclavage. Elle a en outre déclaré libres les esclaves appartenant à des successions tombées en déshérence ou abandonnées, mais il faudra trente ou quarante ans peut-être pour parfaire son œuvre libératrice.

L'élément servile prédomine dans les provinces vouées spécialement à l'agriculture, telles que celles de Rio Janeiro, de Minas-Geraës, de Saint-Paul, et les provinces du Nord, qui n'ayant pas un besoin

pressant d'esclaves pour leurs exploitations agricoles, s'en défont de plus en plus en faveur des planteurs de café, qui les achètent à des prix très élevés.

La journée des noirs sur une " fazenda " est longue et très dure : elle commence avant le lever du soleil et n'est généralement coupée que par une heure de repos, pendant laquelle les travailleurs prennent leur frugal repas. Leur labeur ne prend fin qu'à la nuit tombante, et dans plusieurs endroits on les oblige encore au " serao, " c'est-à-dire au travail nocturne dans les grauges.

Les esclaves dorment dans de vastes dortoirs, qui sont tantôt une succession de véritables niches, tantôt des salles communes meublées d'un grand lit de camp en planches, et chaque esclave étend sur ce rude coucher une épaisse natte de jonc.

Une sorte de hiérarchie administrative préside à la distribution et à la surveillance du travail. L'autorité passe du " senor fazendeiro " à son gérant ou " administrator, " et de celui-ci aux " feitores, " véritables chefs d'escouades, le plus souvent esclaves eux-mêmes, quoique armés vis-à-vis de leurs camarades de " chicote " traditionnelle, sortes de foret à plusieurs lanières munies de morceaux de plomb à leurs extrémités.

La chicote s'administre, au nombre de coups proportionné à la faute, sur le dos du coupable, de l'un ou l'autre sexe indistinctement. C'est, avec le " tronco de pes, " le châtiment des manquements graves, les fautes vénielles étant punies par la privation d'eau-de-vie ou de tabac, ou bien encore par l'application de la " palmetoria, " sorte de férule en bois de palmier avec laquelle on frappe sur la main que le délinquant doit tendre. Cette correction est réservée aux femmes et aux enfants.

Quant au " tronco de pes, " c'est un instrument qui maintient l'esclave couché sur le dos, sans qu'il puisse remuer les jambes, prises dans deux trous pratiqués dans une planche, dont on a à cet effet fixé la partie inférieure au sol.

— 000 —

INFORMATIONS

CLOCHES ET CARILLONS.

La célèbre fonderie de M. Mc-Shane, de Baltimore, dont l'annonce paraît sur le couvert de l'*Album*, reçoit de nombreuses commandes du Canada. Plus de 115,000 livres de cuivre et autre métal ont été employés depuis le commencement de la présente année, et chaque semaine il est expédié de Baltimore à Halifax des cloches destinées à diverses églises du Canada. On se plaît à reconnaître la pureté et la douceur des sons des cloches et carillons de cette importante fonderie.

Un carillon complet a été fondu pour l'église St-Vincent, à Baltimore, par MM. Mc-Shane & Cie. Ce carillon se compose de quatorze cloches, dont le poids varie de 150 à 3,000 livres chacune, et dont le poids total est de 14,000 livres. C'est le seul carillon complet qui existe dans l'archidiocèse de Baltimore. La bénédiction de ces cloches a eu lieu dernièrement.

— REMÈDE. —

Le composé végétal de Mme Pinkham est le seul remède que doivent employer les dames qui sont sujettes aux prostrations nerveuses ; qui souffrent d'un dérangement organique ; qui sont épuisées à leur réveil ; ou dont l'appétit est capricieux et qui souffrent d'insomnies.

— 000 —

AUX MAÎTRES DE POSTE.

Nous prions messieurs les maîtres de poste de vouloir bien se servir des *blancs* fournis par le gouvernement chaque fois qu'ils auront à nous signaler un *refus* de notre publication.

Le mot *refusé* sur un journal que l'on renvoie est tout à fait insuffisant, vu que cet exemplaire du journal est dirigé au bureau des *lettres mortes*, et qu'il n'arrive que difficilement et rarement à l'éditeur, pour qu'il en puisse prendre connaissance, et se conformer au désir de l'abonné.

— 000 —

SOMMAIRE :

Littérature

Les Français, (suite)..... 161

Poésies

Adieu à la Forêt, par L. Z. C. Miquelon... 169
 L'Amitié.—Le Printemps.—Ce que j'aime à voir.—A la Brise.—Lévis.—Québec, par J. B. CAQUETTE..... 170
 Le Mont Ste-Victoire.—N.-D. de Paris, par Mlle T. L**..... 171
 Consolations, par J. A. BELANGER..... 171
 Les doux Amours, par ROBESPIERRE..... 171
 Noble Patron ! (chant national)..... 179
 Dans ce Banquet patriotique..... 179
 Testament de Louis Veillot..... 185

Biographie

Chas. Tupper, par Chas. THIBAU LT..... 172

Bibliographie

N.-D. du Perpétuel Secours..... 175
 The Biographer Illustrated..... 175
 Manuel d'Apiculture..... 176
 L'Amour du Cœur de Jésus..... 176
 Légendes de St Joseph..... 176
 Les Savoyardes..... 176

Reproduction

Lettre de Messire Chas. O. Caron, administrateur du diocèse des Trois-Rivières..... 176
 L'Œuvre de la Propagation de la Foi..... 177
 Le nouveau monastère d'Ursulines..... 177

Bulletin Religieux

Le Sacré Cœur de Jésus..... 178

Tribune Patriotique

La fête nationale..... 179

Histoire

Le Château Vaudreuil, par L. A. HIGUIT-LATOUR..... 180

Mélanges

La Jeunesse..... 182
 L'Amour des Mères..... 182
 La Femme..... 183

Nécrologies

Lady Taché..... 183
 Louis Veillot..... 181

Informations Particulières

La Loterie du 1 mai dernier..... 185
 Le tirage du 3 juillet prochain..... 187
 Société Royale du Canada..... 188
 Paul Féval..... 188
 La Question Irlandaise..... 189
 Le St Siège et l'Irlande..... 190
 Les Frères des Ecoles Chrétiennes..... 190
 L'Esclavage au Brésil..... 191
 Avis aux Abonnés..... 191
 Reclames, etc..... 190

Maximes et Pensées

Pensées diverses..... 175-180-183
 Le Travail..... 179

AGENTS

DE

L'ALBUM DES FAMILLES

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES

- Québec..... Etienne Légaré, 378, rue Saint-Joseph, St Roch.
 Montréal..... Ignace St-Amour, 7, rue Affard.
 Trois-Rivières..... P. L. Habert, notaire
- CAMPAGNES.**
- Paroisses. Comtés. Agents.*
- Anse St Jean.....Checotimi...Didier Houde,
 Arthabaskaville. Arthabaska... Aimé Dion,
 Beauharnais.....Beauharnais J. A. Lapointe,
 Berthier.....Berthier.....Amateur Demers,
 Fraserville.....Témiscouata V. Chamberland,
 Joliette.....Joliette.....Albert Gervais,
 Kamouraska.....Kamouraska P. C. Dupuy,
 L'Assomption.....Assomption...J. S. Rivot,
 Lotbinière.....Lotbinière...Maxime Lemay,
 Louisville.....Maskinongé...T. T. Rivard.
 N.-D. de Lévis.....Lévis.....A. G. Routhor,
 Rimouski.....Rimouski...A. G. Dion,
 Sault au Recollet Hochelaga.....Cyp. Corbeil,
 S. A. Lapointe Kamouraska.....Geo. Lévêque.
 St Bruno.....Chambly.....J. M. Côté.
 S. Colomb, Sillery Québec.....Félix Langlois,
 St Cyrille de Windsor, Drummond, L. J. B. Brassard
 St Donat.....Rimouski.....Clovis Morneau,
 St François.....Montmagny.....Damo La Martineau,
 St Hyacinthe.....St Hyacinthe.....M. Lussier,
 St Nicolas.....Lévis.....L. Fréchotte, jr,
 St Romuald.....Lévis.....Joseph Fortin,
 Ste Rose.....Laval.....P. O. Grenier,
 Ste Thérèse.....Terrebonne.....P. Jérôme,
 St Vincent de Paul, Laval.....C. E. Germain,
 Terrebonne.....Terrebonne.....Octave Forget,
 Villo de St Jean, St Jean.....Jean Bourguignon

NOUVEAU BRUNSWICK.

Shediac Bridge, Westmoreland, J. L. Poirier.

ONTARIO.

St Eugène.....Prescott.....Victor Lalonde.
 St Jochum.....River Ruscom, Eugène Bouglet.

MANITOBA.

St Boniface.....}.....Adj. Gauvreau,
 Winnipeg.....}

ÉTATS-UNIS.

- Les villes. Etats. Agents.*
- Biddeford.....Maine.....
- Central Falls.....Rhode Island.....Z. Choquette,
 Chicago.....Illinois.....Ph. Baillargeon,
 167, Blue Island Av.,
 Détroit.....Michigan.....Ed Racicot,
 Fall River.....Massachusetts.....H. R. Benoit,
 Indian Orchard.....Massachusetts.....Jos. Benglo,
 Lake Linden.....Michigan.....D. L. Augé,
 Lawrence.....Massachusetts.....Dr Jos. Desmarais,
 128, Lowell Str,
 Lewiston.....Maine.....Isaac N. Leclerc,
 Lowell.....Massachusetts.....David N. Parthenais,
 North Adams.....Massachusetts.....A. N. Géliveau,
 Northampton.....Massachusetts.....Dr L. B. Niquette,
 Putnam.....Connecticut.....Hector Duvert,
 St Albans.....Vermont.....Dr G. Thibault,
 Troy.....New-York.....
 Worcester.....Massachusetts.....
 Woonsocket.....Rhode Island.....C. Tétrault.

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gelligot & Co, 419, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit Pour le Canada et les Etats-Unis..... \$2 00 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.)

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats-Unis nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/4 de colonne	1/2 colonne	3/4 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$ 8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/4 page	1/2 page	3/4 page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, onvoi l'argent, annonces, etc, doit être adressé à

ST-NICOLAS DRA PEAU,
 Editeur-Pro priétaire,
 de l'Album des Familles, Ottawa,
 (P. O. Boite 1061.)

BULLETIN DES ANNONCES.

Avis Officiels



AVIS AUX ENTREPRENEURS

ON recevra à ce Bureau, jusqu'à MARDI, le 17^{me} jour de JUILLET prochain inclusivement des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription : " Soumission pour toit en fer au-dessus de la salle d'exercice, Montréal, Québec," pour construction d'un toit en fer au-dessus de la salle d'exercice, à Montréal, Québec.

On pourra obtenir à ce Bureau des formules de soumissions et devis, et avoir tous les renseignements nécessaires, à commencer de Mardi, le 29^{ème} jour courant

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées fournies par ce Ministère.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque, accepté, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F.-H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 21 mai 1883.

AVIS AUX ENTREPRENEURS

ON recevra à ce Bureau, jusqu'à LUNDI, le 11^{me} jour de Juin prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription " Soumission pour

SALLE D'EXERCICE, MONTREAL.

pour additions et changements à la salle d'exercice à Montréal, d'après les plans et devis que l'on pourra voir à commencer de Lundi, le 28^{me} jour courant, au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, ainsi qu'au Bureau de A. Raza, Ecr., Architecte, Montréal.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées fournies par ce Ministère.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de Banque, accepté, fait payable à l'honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme égale à cinq pour cent du montant de la soumission. Ce chèque demeurera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre.

F.-H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, 25 mai 1883.

Tout le Monde Entend !

Baume d'Huile de Requin de Foo Choo!

Ce baume rétablit positivement l'entendement et il est le seul remède connu pour guérir la surdité.

Cette huile est extraite d'espèces particulières de petits REQUINS BLANCS pris dans la mer Jaune, connus sous le nom de CARCHARON RONDELETTI. Tous les pêcheurs chinois le connaissent. Ses vertus comme restaurateur de l'entendement ont été découvertes par un prêtre Bouddhiste vers l'année 1410. Ses guérisons ont été si nombreuses et plusieurs ont paru si miraculeuses que le remède a été proclamé officiellement dans tout l'empire. Son usage est devenu si universel que pendant plus de 300 ans, aucun sourd n'a existé parmi le peuple chinois. Envoyé, frais de poste payés d'avance, à une adresse quelconque moyennant \$1.00 la bouteille.

Ecoutez ce que disent les Sourds !

Ce remède a fait un miracle dans mon cas. Je ne sens plus de bruits assourdissants dans ma tête et j'entends beaucoup mieux.

J'ai été grandement soulagé. Ma surdité s'est améliorée notablement, je pense qu'une autre bouteille me guérira.

"Son efficacité est incontestable et son caractère curatif absolu, attendu que l'écrivain peut personnellement le certifier, par l'expérience et l'observation. Ecrivez de suite à HAYLOCK et JENNEY, 7, rue Day, New-York, en incluant \$1.00 et vous recevrez en retour un remède qui vous permettra d'entendre comme tout autre. Vous ne regretterez jamais de l'avoir fait."

Editeur de la *Mercantile Review*.

Pour éviter la perte dans les malles veuillez envoyer l'argent par lettre enregistrée.

Importé seulement par

HAYLOCK et JENNEY,

(Ci-devant HAYLOCK ET CIE.

Seuls agents pour l'Amérique.

7, Day Street, New-York.

1^{er} février 1883.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

L'ALBUM DES FAMILLES

\$2 par année.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

Elle est la plus légère,

la plus simple,

la plus perfectionnée,

la plus durable,

et la meilleure.

200,000 sont vendues
chaque année

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO.

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe, de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

DR J. C. RAYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

"Le SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveats, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,

37, Park Row, New-York.

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infailibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'Epilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'agence de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue **NEW-YORK.**
Mensuelle

LA CONSOMPTION

POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consomption.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consomption et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS : à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et le repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un *MELIUM IN PARVO*. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,

Chicago, Ill.



COMPOSÉ VÉGÉTAL.

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN

TORONTO

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.